27756

NATIONAL LIBRARY
OTTAWA

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
OTTAWA

NAME OF AUTHOR... DONNA WENDT .....

TITLE OF THESIS... LA FEMME DANS L'OEUVRE ...
... DE CHARLES DUCLOS .....
.....

UNIVERSITY... UNIVERSITY OF ALBERTA .....

DEGREE FOR WHICH THESIS WAS PRESENTED... M.A. .....

YEAR THIS DEGREE GRANTED... 1976 .....

Permission is hereby granted to THE NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author reserves other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

(Signed).. Donna Wendt .....

PERMANENT ADDRESS:

5806-113 Avenue
Edmonton Alberta

DATED... April 22 ... 1976

NL-91 (10-68)

INFORMATION TO USERS

THIS DISSERTATION HAS BEEN MICROFILMED EXACTLY AS RECEIVED

This copy was produced from a microfiche copy of the original document. The quality of the copy is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

PLEASE NOTE: Some pages may have indistinct print. Filmed as received.

Canadian Theses Division
Cataloguing Branch
National Library of Canada
Ottawa, Canada K1A ON4

AVIS AUX USAGERS

LA THESE A ETE MICROFILMEE TELLE QUE NOUS L'AVONS RECUE

Cette copie a été faite à partir d'une microfiche du document original. La qualité de la copie dépend grandement de la qualité de la thèse soumise pour le microfimage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

NOTA BENE: La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer. Microfilmée telle que nous l'avons reçue.

Division des thèses canadiennes
Direction du catalogage
Bibliothèque nationale du Canada
Ottawa, Canada K1A ON4

L'UNIVERSITÉ DE L'ALBERTA

LA FEMME DANS L'OEUVRE DE CHARLES DUGLOS

par

Donna Wendt (C)

THÈSE

PRESENTÉE À L'ÉCOLE DES GRADUÉS DE

L'UNIVERSITÉ DE L'ALBERTA POUR L'OBTENTION

DU DIPLÔME DE MAÎTRISE ES LETTRES

DÉPARTMENT DE LANGUES ROMANES

EDMONTON, ALBERTA
Printemps, 1976

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies and Research, for acceptance, a thesis entitled "La Femme dans l'oeuvre de Charles Duclos"

submitted by Donna Wendt

in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts

E. M. Krause
Supervisor

Lloyd Jabal Bak

P. E. Pusteuch

Date March 18, 1976

RESUMÉ

L'élan actuel du mouvement féministe, qui existe depuis plusieurs siècles, a précipité un intérêt général dans l'histoire de la femme. Puisque la littérature réflète souvent la réalité, une étude de la femme dans la littérature française du dix-huitième siècle est un sujet approprié pour la recherche. Au moyen d'une analyse de l'oeuvre romanesque de Charles Duclos, romancier relativement inconnu mais doué d'un esprit perspicace, nous avons gagné une compréhension plus claire du rôle et de la situation sociale de la Française noble du dix-huitième siècle. Pour clarifier cette exposition, nous avons considéré successivement plusieurs aspects de sa situation: les restrictions placées sur son éducation, l'impact de sa vertu sur ses rapports personnels, le rôle de la religion dans sa vie, et ses rapports avec l'homme dans, et hors du, mariage. Dans sa représentation des femmes, Duclos présente à la fois des femmes stéréotypées et des femmes particulières. Ce n'est pas par coïncidence que ces dernières sont les plus admirables et s'approchent de plus près de l'idéal duclosien de la femme comme amie de l'homme.

ABSTRACT

The current momentum of the feminist movement, which is several centuries old, has precipitated a general interest in the history of woman. Since literature often reflects reality, a study of woman in French literature of the Eighteenth Century is an appropriate subject for research. Through an analysis of the fiction of Charles Duclos, a relatively unknown but gifted novelist, we have gained a clearer understanding of the role and the status of the noblewoman of Eighteenth Century France. For the purpose of clarity we have considered successively several aspects of her situation: the restrictions placed on her formal education, the impact of her virtue on her inter-personal relationships, the role of religion in her life, and her relationships with men in and out of marriage. In his portrayal of women, Duclos presents both stereotypes and individuals. Not coincidentally, the individual women are the more admirable and more nearly approach Duclos' ideal of woman as a friend to man.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont aidée à mener à bien cette étude et, en particulier, le docteur E.J.H. Greene qui m'a dirigée de ses conseils sympathiques et mes parents qui ont bien voulu m'encourager constamment dans cette entreprise.

TABLE DES MATIÈRES

			Page
CHAPITRE	I	La Vie de Duclos et réception de ses oeuvres .	1
CHAPITRE	II	L'Education	12
CHAPITRE	III	La Femme et la vertu	21
CHAPITRE	IV	La Femme et la religion	38
CHAPITRE	V	Le Mariage problématique	46
CHAPITRE	VI	L'Amour galant	54
CHAPITRE	VII	L'Amour-passion	66
CHAPITRE	VIII	L'Amitié	77
CHAPITRE	XI	Conclusion	95
NOTES		. . . . .	101
BIBLIOGRAPHIE DE L'OEUVRE DE DUCLOS		. . .	108
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE		. . . . .	110
Ouvrages et articles consultés sur Duclos et son oeuvre		.	111
Ouvrages consultés sur la femme		. . . . .	114
Autres ouvrages consultés		. . . . .	115
APPENDICE		. . . . .	116
Extrait du "Critique de l'ouvrage intitulé Recueil de ces Messieurs"			117

CHAPITRE I: Vie de Duclos et réception de ses oeuvres

Ecrivain bien connu parmi ses contemporains, Duclos fut presque oublié au dix-neuvième siècle. Actuellement cet auteur connaît un renouveau grâce aux études des critiques qui lui accordent son ancienne importance et sa signification littéraire et philosophique. Jacques Brengues dit à juste titre que:

> Duclos a su poser les données fondamentales des problèmes de notre temps: il reste encore à les résoudre.... Il est encore vivant, son oeuvre en témoigne.[1]

Un des buts fondamentaux du mouvement féministe est d'étudier l'histoire de la femme. Des romans de Duclos nous pouvons nous procurer une notion précise de la situation de la femme française au dix-huitième siècle.

La première partie de la vie de Duclos nous est bien connue grâce aux Mémoires qu'il écrivit peu de temps avant sa mort en 1772. La vie de Duclos se divise en quatre parties:

> une jeunesse bien connue par le récit que Duclos en a fait lui-même; une période de libertinage dont on ignore presque tout et à travers laquelle Duclos cherche sa voie; une période de chasse au succès; une dernière, enfin, où il renonce enfin à toute littérature pour se réserver à ses fonctions officielles.[2]

Charles Pinot-Duclos naquit le 12 février 1704 à Dinan en Bretagne. Son père avait reçu de sa famille une florissante industrie de chapellerie, mais Charles ne put guère connaître ce père qui mourut en 1706, laissant à madame Duclos une fortune solide et un nom estimé. En 1710, Duclos fut confié à un précepteur à Rennes où il demeurait chez sa soeur, et en 1713 il fut mis en pension à Paris, premièrement à la pension du marquis de Dangeau:

> N'ayant pas la même destination que la plupart de mes camarades d'étude... je sentis bientôt que je ne pouvois me distinguer des petits comtes ou marquis... que par quelque supériorité sur eux à d'autres égards.

Envoyé ensuite au collège d'Harcourt, Duclos remporta tous les prix et il dévorait tous les livres qu'il pouvait s'y procurer. En 1720, après un séjour en Bretagne, il prit ses inscriptions en droit à Paris. Cependant, de 1721 à 1724, Duclos donna le meilleur de son temps aux filles, aux maîtres d'armes et à ses compagnons de débauche. S'avouant libertin, Duclos dit dans ses Mémoires: "Pour moi, élevé à Paris, où tout inspire la vocation pour le plaisir, j'ai été longtemps sans en éprouver d'autre" (I, [illegible]). On lui offrait une lieutenance dans le Piémont, mais, selon sa mère, "le service n'appartenoit qu'aux gens de condition" (I, [illegible]) et il dut refuser.

En 1726, Duclos commença à fréquenter les cafés littéraires. S'étant gagné peu à peu une réputation de causeur spirituel, il circulait dans les cercles les plus divers. Vite connu au café Procope, Duclos fut admis au monde parisien. En 1737 Duclos composa une tragédie badine intitulée la Mort de Mardi-Gras qu'il jugea mauvaise par la suite et brûla.

Vers 1738 Duclos changea de genre de libertinage. Dès lors il n'acceptait de divertissement qu'avec ses égaux. Cette même année Duclos commença une liaison épistolaire avec Voltaire.

Le 13 août 1739, Duclos fut nommé membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, bien qu'il n'eût rien publié. Il y présenta plusieurs mémoires en 1739 et 1740 pour justifier la faveur de l'Académie.

C'est aussi en 1740 que Charles Duclos commença à devenir célèbre. Au mois de décembre, il publia à La Haye l'Histoire de madame de Luz. La deuxième édition, celle de 1741, fut augmentée de la "Lettre à l'auteur de madame de Luz", qui fut la réponse de Duclos à ceux qui trouvaient trop de liberté dans ce roman. Cependant, ce premier roman fut généralement favorablement accueilli par le public.

Vers la fin de l'année 1741, les Confessions du comte de xxx parurent et firent fureur. Selon Paul Meister, c'était le plus lu des romans qui parurent entre 1740 et 1760, et c'était aussi l'un des plus imités ou plagiés parce qu'il lança le gôut des confessions. Les Confessions du comte de xxx firent de Duclos un des écrivains les plus réputés de l'époque.

Pour obtenir ses entrées à l'Opéra, Duclos composa un opéra-ballet intitulé les Caractères de la folie qui y fut représenté avec succès en 1743.

Acajou et Zirphile furent écrits en 1744 à la suite d'une gageure. Le comte de Tessin, ministre de Suède en France, avait composé un petit roman féerique intitulé Jaunillane ou l'Infante jaune, et il avait fait graver, d'après les dessins de Boucher, une douzaine d'estampes. Rappelé en Suède pour y devenir ministre d'Etat et gouverneur du prince royal, il emporta son manuscrit et laissa les dessins et les planches à Boucher. Ce dernier, par la suite, les montra à Duclos, à Voisenon et à Caylus. Chacun s'évertua à composer un conte dont les différentes situations pouvaient convenir aux gravures et les expliquer. Il y eut donc quatre contes en tout, mais celui de Duclos fut le seul qui ait été connu du public. Acajou et Zirphile parurent en 1744 et la même année Favart en fit un opéra comique.

Au cours de l'année 1744, Duclos commença une carrière politique. Le 9 juillet 1744, it fut nommé maire de Dinan, son village natal, et en automne il reçut la charge de député du Tiers aux Etats de Bretagne.

Au mois de janvier 1745, Duclos publia son Histoire de Louis XI qui eut un grand succès auprès du public mais qui fut censuré par le Conseil d'Etat. L'arrêt du 28 mars se lit comme suit:

> des défauts de cette histoire, où l'on a remarqué plusieurs endroits contraires non-seulement aux droits de la couronne sur différentes provinces du royaume, mais au respect avec lequel on doit parler de ce qui regarde la religion ou les règles des moeurs et la conduite des principaux ministres de l'Eglise.[4]

A cette époque, Duclos se mit à fréquenter la "Société de ces messieurs", une "secte paramaçonnique en miniature"[5] qui comprenait Caylus, l'abbé Voisenon, le poète Collé, Crébillon fils, Maurepas, Pont-de-Veyle, Surgères et Tessin. Le Recueil de ces messieurs, produit en collaboration, parut en 1745. Le dernier chapitre est de Duclos.

Grâce aux efforts de ses amis, Duclos fut élu à l'Académie Française le 22 septembre 1746. Jacques Brengues signale que:

> L'élection de Duclos à l'Académie paraît être, on le voit, la "grande affaire" du moment. Il avait fallu deux scrutins: le bruit courut que c'était Voltaire qui avait "voulu perdre sa voix" dans cette mémorable élection.[6]

Le 5 novembre 1747, grâce à madame de Pompadour, Duclos obtint une sinécure et fut chargé des manuscrits français et latins de la bibliothèque du Roi.

En janvier 1749 Duclos abandonna sa charge de maire de Dinan.

A la place de Voltaire qui se rendit en Prusse, Duclos fut nommé historiographe de France. Le brevet du 20 septembre 1750 parle de "L'étendue des connaissances qu'il a acquises, et [de] la supériorité de ses talents".[7]

En 1750 Duclos lut en séance publique de l'Académie Française le chapitre sur les gens à la mode de ses Considérations sur les moeurs de ce siècle, dont la première édition parut en février 1751.

On crut remarquer l'absence de la femme dans les Considérations sur les moeurs de ce siècle. Peut-être en réponse à cela, Duclos composa les Mémoires sur les moeurs de ce siècle, son troisième roman, en 1751. En contraste avec le succès des Considérations, les Mémoires sur les moeurs de ce siècle furent un échec.

Le 17 juin 1752 Duclos fut désigné comme membre de l'Académie de Berlin.

Au mois de mars 1755, Duclos fut anobli par lettres patentes données à Versailles. La même année il fut nommé sécrétaire perpétuel de L'Académie Française.

Entre 1756 et 1758 Duclos collaborait à l'Encyclopédie. Selon Brengues, "L'avertissement du tome VI précise en effet que 'Mr Duclos... à qui nous devons quelques articles dans les volumes précédents et dans celui-ci, nous en promet d'autres pour les suivants'."[8]

D'autres distinctions honorifiques l'attendaient en Angleterre où il voyagea en 1763. Après une audience auprès de la famille royale, Duclos fut élu membre de la Société Royale de Londres et de la Société des Antiquaires de Londres.

En 1762 Duclos signa une nouvelle édition du Dictionnaire de l'Académie.

Au mois de novembre 1766 il partit pour l'Italie et fut reçu par le pape au mois de février 1767. C'est en Italie qu'il apprit la mort de sa mère, le 28 février 1767. La santé de Duclos en fut irréversiblement changée par la mort de cette femme remarquable, comme le passage suivant du Voyage en Italie de Duclos en témoigne:

> Le chagrin que me causa la mort de ma mère, que j'appris en même temps, aggrava encore mon indisposition. Quoiqu'elle fût dans sa cent deuxième année, je l'avois laissée en si bon état, que je me flattois de la conserver encore long-temps.... J'en ressentis la douleur qu'on doit éprouver en perdant la seule personne dont on puisse être sûr d'être aimé (IX, 255-256).

Dans une lettre qu'il écrivit à un ami, Duclos parle de "l'état convulsif" qui en résulta.[9]

Duclos reprit ses fonctions à l'Académie le 13 juin 1768. Il travailla à son Voyage en Italie, mais une maladie ne lui permit guère d'activité.

Le 21 mars 1771, Duclos lut son Histoire de l'Académie à ses confrères et il entreprit son autobiographie la même année.

Duclos mourût le 26 mars 1772. Ses papiers furent confisqués et il fallut attendre jusqu'en 1782 pour la publication des Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la Régence et le règne de Louis XV, commencés en 1754, et jusqu'en 1792 pour celle du Voyage en Italie.

Renommé parmi ses contemporains, Duclos était, selon la Correspondance littéraire de Grimm et Diderot, "l'homme de lettres de France le plus à la mode".[10]

Néanmoins, les critiques contemporains de Duclos étaient de différents avis sur les talents littéraires de ce romancier. Il y avait même certains critiques qui doutaient que Duclos fût l'auteur des romans qu'on lui attribuait. Dans L'Année littéraire de 1773 qui cite un écrit sur Duclos de la Gazette littéraire de l'Europe, publiée à Amsterdam, nous lisons:

> Les Confessions du Comte de xxx, attribuées à M. Duclos, ne sont point de lui.... M. Duclos n'est pas plus l'auteur de la Baronne de Luz, autre Roman qu'on croit de lui.... Acajou, qui passe aussi pour être de M. Duclos, est l'ouvrage de M. le Comte de Tessin, de M. de Caylus, et de M. l'Abbé de V.....n.... Restent les Considérations sur les Moeurs de ce siècle, et les Mémoires pour servir à l'Histoire du dix-huitième siècle: deux ouvrages bien différens des premiers, et qui contribuent à prouver qu'il n'est que père putatif des autres.[11]

L'abbé Desfontaines prend le contre-pied dans ses Jugemens sur quelques ouvrages nouveaux de 1744, à propos des Confessions du comte de xxx:

> Il n'est pas douteux pour moi que M. D.C. n'en soit l'Auteur. Il l'avoue aujourd'hui, après avoir eu des raisons pour se voiler, dans l'intention de pouvoir sous le rideau jouir du plaisir du succès, et peut-être de celui de la critique.[12]

Il nomme aussi "M. D.C." comme l'auteur d'Acajou et de la Baronne de Luz.

Pour avoir une idée de la réception des romans de Duclos, nous nous référons à quelques critiques contemporains de Duclos et à Duclos lui-même.

Dans la "Lettre à l'auteur de madame de Luz", écrite par Duclos en feignant qu'elle lui a été adressée, Duclos dit, en plaisantant, à propos de la réception que reçut ce roman:

> Madame de Luz a été reçue avec assez d'empressement pour que plusieurs femmes aient interrompu pour elle la lecture de la bulle d'Or. Vous savez, où vous ne savez pas, que depuis la mort de l'empereur elle est sur toutes les toilettes de Paris. Madame de Luz a fait faire un peu de diversion à la politique (II, 308).

Dans la même lettre, Duclos dit que "l'Histoire de madame de Luz passe généralement pour être écrite avec force, avec précision" (II, 316), mais il admet que quelques critiques se sont déchaînés contre son roman.

L'abbé Desfontaines demande en 1744 si l'Histoire de madame de Luz" n'est pas un Roman aussi ingénieux et aussi bien écrit"[13] que les Confessions du comte de xxx. D'autre part, Grimm et Diderot se prononcent contre ce roman "froid et mal conduit"[14] mais qui est néanmoins "agréablement écrit et de fort bon goût".[15]

Dans une lettre du 19 janvier 1742 qu'il écrivit au comte d'Argental, Voltaire se montre critique des Confessions du comte de xxx:

> J'ai lu enfin les Confessions du comte de xxx: car il faut toujours être comte ou donner les mémoires d'un homme de qualité. J'aime mieux ces confessions que celles de St. Augustin, mais franchement ce n'est pas là un bon livre, un livre à aller à la postérité. Ce n'est qu'un journal de bonnes fortunes, une histoire sans suite, un roman sans intrigue, un ouvrage qui ne laisse rien dans l'esprit, et qu'on oublie comme le comte oublie ses anciennes maîtresses. Cependant je conçois que le naturel et la vivacité du style, et surtout le fond du sujet aura réjoui les jeunes et les vieilles, et que ces portraits qui conviennent à tout le monde, ont dû plaire aussi à tout le monde.[16]

Dans une deuxième lettre de la même date, mais qu'il envoya à Nicolas Thierot, Voltaire écrit:

> Je ne suis point étonné du succez qu'ont eu les confessions dont vous me parlez, quand on confesse les pechez que tout le monde fait ou que tout le monde voudrait faire, on est bien reçu du public... les petits romans sont bientôt oubliez. Dans cent ans... on ne lira plus les confessions du comte de, que les honnêtes gens ne lisent celles de st. Augustin.[17]

Le Spectateur français des années 1804-1812 est aussi défavorable à l'égard des Confessions du comte de xxx, mais il reconnaît une valeur particulière de ce roman:

> Un tel ouvrage, absolument dénué de plan, d'intrigue et d'invention, doit tenir, ce me semble, une place médiocre, même parmi les romans. Il sert pourtant à marquer une époque de notre corruption. Cette multitude de femmes faciles, aussitôt séduites qu'attaquées, rappelle les temps de la régence et ceux qui suivirent.[18]

Le conte de fée Acajou et Zirphile fut très bien reçu par les critiques. L'abbé Desfontaines n'eut que des éloges à faire:

> par ses gentillesses, par les traits ingénieux, et sur-tout par une critique légère et fine des moeurs et des ridicules du siècle, vaut bien les précieux sermons de certains Romans.[19]

D'après la Correspondance littéraire de Grimm et Diderot "Acajou est une agréable et ingénieuse folie".[20] Le Spectateur français des années 1804-1812 loue cet ouvrage sans hésitation:

> si l'esprit, si la finesse de la raillerie, si l'agrément de la critique, peuvent sauver de l'oubli quelques-uns de ces productions à la fois bizarres et frivoles, Acajou partagera cette destinée.[21]

Malgré la célébrité de Duclos, le dernier roman de Duclos n'eut aucun succès. "Il n'y a que l'échec des Mémoires sur les Moeurs qui soit généralement attesté par les journalistes", remarque Paul Meister.[22]

Paul Meister nous apprend aussi que même les journaux intimes et les correspondances de l'époque n'en font aucune mention. L'insuccès de librairie des Mémoires sur les moeurs de ce siècle eut un autre résultat: "L'écoulement de cette oeuvre dut même être si malaisé que les libraires tentèrent de la faire passer pour une suite des Considérations",[23] de sorte que l'édition de 1765 porta le titre: Mémoires pour servir de suite aux Considérations sur les Moeurs de ce siècle.[24]

Actuellement il existe un intérêt renouvelé dans l'oeuvre de Charles Duclos, et les critiques commencent à s'occuper de cet écrivain relativement inconnu au vingtième siècle.

En 1956 parut Charles Duclos de Paul Meister, ouvrage qui étudie l'influence de Duclos sur ses contemporains pour répondre à la question: "D'où vient'il qu'il soit de nos jours si peu fréquenté, si rarement cité, si mal connu?".[25]

En 1971 Jacques Brenques publia son ouvrage critique intitulé Charles Duclos ou l'obsession de la vertu, qui contient une biographie détaillée de la vie de Duclos et une étude de Duclos moraliste.

L'ouvrage critique le plus récent sur Charles Duclos est The Maxims in the Novels of Duclos de Bette Gross Silverblatt, publié en 1972. Bien que cet ouvrage soit utile et novateur en tant qu'étude d'un aspect du style littéraire de Duclos, ni Silverblatt ni les autres critiques n'étudient l'oeuvre littéraire de Duclos au point de vue de la femme. Ce point de vue constitue l'originalité de l'étude qui suit.

CHAPITRE II: L'Education

Moraliste et romancier, Duclos signale dans son oeuvre les injustices et les défauts des institutions et des systèmes sociaux. Cet auteur ne manqua pas de souligner les lacunes, l'insuffisance et les inégalités de l'éducation des deux sexes et les conséquences de cette éducation.

Dans Acajou et Zirphile, Duclos dénonce la "postéromanie" qui est le "tic commun des grands; ils aiment leur postérité, et ne se soucient point de leurs enfants" (II, 332) qu'ils abondonnent à des précepteurs. L'origine des événements infortunés de la première jeunesse d'Acajou vient du fait que son père, le roi des Acajous, avait confié l'éducation de ce fils à Harpagine, la fée malfaisante. Harpagine s'est occupée de "donner à son pupille la plus mauvaise éducation qu'elle imagina" (II, 338). Les gouverneurs du prince ont été chargés de "ne lui parler que de revenants, de fantômes, de la grande bête, et de lui lire les contes de fées pour lui remplir la tête de mille fadaises" (II, 339). Lorsqu'il était plus âgé, elle a fait venir des maîtres pour compléter son éducation, des maîtres qui lui enseignaient tout ce qu'ils ignoraient:

> Elle fit venir un fameux philosophe, le Descartes ou le Newton de ce temps-là, pour montrer au prince à monter à cheval et à tirer des armes; elle chargea un musicien, un maître à danser, et un poëte lyrique de lui apprendre à raisonner; les autres furent distribués suivant ce plan, et ils en firent d'autant moins de difficulté que tous se piquent particulièrement de ce qui n'est pas de leur profession (II, 339).

Néanmoins, comme Acajou avait été doué de l'esprit, cette éducation n'avait aucun effet nuisible sur le petit prince qui s'était mis en garde contre les préceptes ridicules de ses maîtres.

Dans les Mémoires sur la vie de Duclos écrits par lui-même et qui contiennent l'histoire de son enfance et de sa jeunesse, Duclos nous renseigne sur l'éducation qu'il reçut chez sa soeur à Rennes. Puisqu'on le destina à une carrière dans la finance,

> vers huit ou neuf ans on me donna un rudiment, avec une manière de précepteur, qui, en montrant le latin, achevoit d'en apprendre lui-même autant qu'il en falloit pour être prêtre (I, [xvi]).

Ce précepteur était un de ces fils de paysan qui, préférant

> le métier de prêtre à celui de laboureur... cherchoient à se placer dans quelque maison où l'on voulût leur donner un enfant à préparer aux études (I, [xvi-xvii]).

L'éducation de Duclos se compléta à Paris à la pension du marquis de Dangeau où il éclipsa ses camarades d'étude et au collège d'Harcourt où il remporta tous les prix malgré les "mauvaises méthodes" (I, [xxx]) qu'on y employait.

Comme Duclos, l'éducation de ses deux héros, le comte de xxx des Confessions du comte de xxx et le narrateur des Mémoires sur les moeurs de ce siècle, commence par un précepteur.

Abandonné dès l'enfance à un précepteur puis à un gouverneur, le comte de xxx a été élevé "fort mal" (II, 7) puisqu'il était "destiné par [sa] naissance à vivre à la cour" (II, 7). Le précepteur qu'on lui donna pour lui enseigner le latin, ne lui apprit rien, et le gouverneur, qui avait été chargé de l'instruire "de l'usage du monde" (II, 7), ignorait sa matière.

"Confié à ces deux inutiles ... pour obéir à la mode" (II, 8), le comte de xxx s'en trouva débarassé à cause de leurs aventures avec la femme de chambre de sa mère. Ainsi, le comte était "maître de [ses] actions dans l'âge où un gouverneur seroit le plus nécessaire" (II, 8). Dans le roman, ce sont des femmes qui entreprennent de compléter son éducation.

Le narrateur des Mémoires sur les moeurs de ce siècle nous explique qu'il n'a rien dû à l'éducation, parce qu'il n'en avait pas eu une bonne. Son père, victime de la postéromanie, "croyait apparemment qu'un fils n'est qu'un héritier" (II, 386), car il ne s'occupa nullement de son éducation. On le mit entre les mains d'un gouverneur qui ne devint en effect qu'un domestique à qui le narrateur défendit le droit de donner des conseils.

Duclos condamne l'éducation générale comme "imparfaite" (II, 181) et "barbare" (II, 181) "quant à son objet et à sa forme" (II, 413), mais l'éducation des hommes au moins remplit leur tête "d'idées bonnes ou mauvaises, qui font diversion aux sentiments du coeur" (II, 414).

L'éducation de la femme était encore plus bornée que celle donnée aux hommes. L'instruction que recevait une jeune fille au couvent avant d'en sortir pour se marier à un homme qu'elle ne connaissait ni aimait, était insuffisante et corruptrice. Bien que l'amour ou "l'inclination" ne fût jamais considéré comme la base et la justification du mariage, on apprit néanmoins à la jeune femme, l'importance de rester fidèle à son mari et d'être dévouée au bonheur de celui-ci.

Madame de Luz admet à Saint-Géran qu'elle serait "trop heureuse que [son] coeur et [son] devoir fussent d'accord" (II, 264), mais elle précise que si "l'amour pour son mari feroit son bonheur ... il n'est pas nécessaire à [son] devoir" (II, 264).

Quant aux effects corrupteurs de cette éducation, d'Alembert, dans sa Lettre à Jean-Jacques Rousseau, écrite en réponse à la Lettre sur les Spectacles de Rousseau, nous donne les précisions suivantes:

> l'éducation funeste, je dirai presque meurtrière que nous leur prescrivons, sans leur permettre d'en avoir d'autre; éducation où elles apprennent presque uniquement à se contrefaire sans cesse, à n'avoir pas un sentiment qu'elles n'étouffent, une opinion qu'elles ne cachent, une pensée qu'elles ne déguisent.[1]

Etre femme, c'est être soumise à l'homme. D'Alembert condamne

> l'esclavage et l'espèce d'avilissement où nous avons mis les femmes, les entraves que nous donnons à leur esprit et à leur âme, le jargon futile et humiliant pour elles et nous; auquel nous avons réduit notre commerce avec elles, comme si elles n'avaient pas une raison à cultiver, ou n'en étaient pas dignes.[2]

En 1905 on publia le mémoire de Choderlos de Laclos sur l'éducation de la femme, écrit en 1785 pour un concours de l'Académie de Châlons-sur-Marne sur la question proposée: "Quels seraient les moyens de perfectionner l'éducation des femmes".[3] Laclos nous explique qu'il n'y a "aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes"[4] parce que "l'éducation prétendue donnée aux femmes jusqu'à ce jour, ne mérite pas en effet le nom d'éducation".[5]

Le même point de vue est exprimé par la marquise de Retel, un personnage-clef des Mémoires sur les moeurs de ce siècle de Duclos, qui entreprend d'instruire le narrateur sur ses principes concernant l'amour. Elle lui explique que le fait que les femmes sont plus sensibles que les hommes est "le fruit de leur éducation, si l'on peut appeler de ce nom le soin qu'on prend d'amollir leur coeur et de laisser leur tête vide" (II, 412-413). Elle attribue la frivolité des femmes à l'oisiveté où elles sont obligées de vivre.

Une jeune femme devient donc facilement la victime des hommes à la mode et du "monde":

> Comment! il y a six mois que le sacrement vous lie, et vous aimez encore votre mari!... Les chevaux étaient mis pour vous mener au spectacle, vous comptez sur votre mari, un mari français! Voulez-vous donner la comédie à la comédie même?... Garderez-vous longtemps cet air de réserve si déplacé dans le mariage? Un cavalier vous trouve belle, vous rougissez; ouvrez les yeux. Ici les dames ne rougissent qu'au pinceau.[6]

Madame de Luz et Saint-Géran découvrent en même temps qu'ils partagent une ardente passion, mais elle considère tout sentiment hors du sacrement de mariage comme criminel et outrageant. Alors que madame de Luz condamne l'adultère, Saint-Géran se fait le défenseur de l'union libre pourvu que leur commerce soit "fondé sur une passion que la constance rend respectable" (II, 207) et qui "soit fondé sur des qualités supérieures, et sur une estime réciproque" (II, 207).

Cependant, au dix-huitième siècle la plupart des liaisons ne durent pas longtemps. Ce sont des liaisons "où l'on s'engage sans grand goût, où l'on se contente du peu d'amour qu'on apporte, unions dont on prévoit le dernier jour au premier jour"[7],

des liaisons où il n'y a point d'engagement et point de lendemain. Si la femme veut établir un rapport durable, son amant lui répond probablement:

> Ma foi! Madame, je n'ai pas cru la chose si sérieuse entre vous et moi. Nous nous sommes plu, il est vrai; vous m'avez fait l'honneur de votre goût, vous étiez fort du mien... nous n'avons jamais fait mention d'amour durable. Si vous m'en aviez parlé, je ne demandais pas mieux, mais j'ai regardé vos bontés pour moi comme les effets d'un caprice heureux et passager; je me suis réglé là-dessus.[8]

Ainsi la femme, tiraillée entre deux systèmes moraux, tombe souvent dans le vice seulement à cause d'une éducation fausse ou ambiguë plutôt que d'un manque absolu d'éducation. "Dans l'enfance on leur parle de leurs devoirs sans leur en faire connoître les vrais principes" (II, 181), nous explique le comte de xxx, et le vice des femmes est imputable aux hommes parce que "les amants leur tiennent bientôt un langage opposé" (II, 181). Inévitablement, la plupart des femmes qu'on rencontre dans les romans de Duclos ne peuvent pas ou ne veulent pas se garantir de la séduction.

Les hommes condamnent la frivolité et la légèreté des femmes mais ce sont les hommes qui en sont les auteurs parce qu'ils "ne cherchent pas à leur inspirer d'autres sentiments" (II, 413) que l'amour qui est réduit à la liaison des plaisirs, dont la femme devient la dispensatrice. La destinée des femmes consiste, donc, "à être successivement flattées, gâtées, séduites, abandonnées et livrées enfin à elles-mêmes" (II, 413). Lorsque l'amour ne règne plus dans le coeur d'une femme, on n'y trouve qu'un vide à cause du peu de soin qu'on a pris de l'éducation

de la femme. Le sort de la femme est résumé dans cette déclaration de l'Histoire de madame de Luz: "Peu d'entre elles, après avoir été amantes, sont dignes de rester amies" (II, 213-214).

Harpagine, la fée méchante du conte Acajou et Zirphile, veut que la reine de Minutie lui confie l'éducation de sa fille, la princesse Zirphile, mais la fée Ninette, "la fée protectrice déclarée du royaume" (II, 337) s'est déjà chargée d'élever la princesse. Lorsque les fées assistent à la naissance de Zirphile, et la douent de la beauté, des grâces et d'un dehors séduisant, Harpagine, pleine de vengeance et de malice, la doue de "la bêtise la plus complète" (II, 338). Pour remédier au maléfice d'Harpagine, les autres fées ajoutent que "l'imbécillité de la princesse cesseroit dans le moment qu'elle ressentiroit de l'amour" (II, 338). Effectivement, c'est ce qui arrive à Zirphile après avoir nagé dans les plaisirs de l'amour avec Acajou. De retour à la cour, on veut faire de mauvaises plaisanteries dont Zirphile sera l'objet comme d'habitude, mais ce soir-là, Zirphile leur répond "avec tant de justesse, de finesse et si peu d'aigreur" (II, 348), qu'on comprend que le charme est rompu.

En effet, l'amour peut éduquer une femme, mais cette éducation par l'amour n'est possible que dans les cas où l'esprit de la femme n'a pas été faussé par sa première éducation et où l'homme qui entreprend cette éducation considère sa partenaire comme un être égal et intelligent.

En 1745 parut le Recueil de ces messieurs, composé par la Société de ces messieurs. En feignant d'être étranger à cette société, Duclos composa le dernier

chapitre du Recueil intitulé "Critique de l'ouvrage intitulé Recueil de ces messieurs" où il reconnaît la supériorité de l'intelligence de la femme. Négligée dans son éducation, la femme s'est formée seule, donc Duclos est "d'autant plus surpris que les femmes soient les dupes des hommes, qu'elles ont infiniment plus d'esprit qu'eux" (IX, 422).

Duclos explique pourquoi les hommes n'ont pas tout l'esprit qu'ils pourraient avoir:

> les langues ont été imaginées par le besoin de se communiquer réciproquement ses idées; on devroit donc avoir ses idées propres, et n'apprendre que les mots qui en sont les signes; mais, au lieu de nous apprendre simplement, dans notre enfance, des mots pour nous exprimer, on nous donne des pensées toutes faites qui ne sont que des phrases: chacun pensant différemment, et voulant nous suggérer ses idées, les nôtres deviennent un amas informe, et ne sont ni précises ni suivies; nous n'en avons guère de justes que celles que nous acquérons de nous-mêmes, comme on ne sait bien que ce qu'on invente (IX, 422).

Lorsque quelqu'un pose une question à un enfant, au lieu d'y répondre lui-même, il répète la réponse donnée par sa gouvernante ou sa mère et par conséquent "L'habitude et la paresse font qu'insensiblement il sait toujours ce qu'il faut dire et jamais ce qu'il faut penser" (IX, 422-423).

D'autre part, une jeune fille forme sa raison elle-même, indépendemment des autres personnes, donc, "ses pensées, naissant les unes des autres, sont toujours justes" (IX, 423). Avec une ironie voilée, Duclos reconnaît qu' "il est vrai qu'elles ont une meilleure éducation" (IX, 422). Ainsi, selon cette "Critique", c'est l'absence d'une éducation qui permet aux femmes de s'adapter à leur milieu.

CHAPITRE III: La Femme et la vertu

Dans son introduction à l'Histoire de madame de Luz, Jacques Brengues dit que la vertu est un leitmotiv qui apparaît dans l'oeuvre de Duclos. Un aspect important de ses romans est la vertu comme elle se rattache à la femme, mais Brengues remarque que même l'Histoire de Louis XI, ouvrage historique de Duclos, "offre un véritable catalogue de personnages historiques, à la fois vertueux et malheureux, et souvent malheureux par vertu".[1] Ce critique est si persuadé que Duclos est hanté par la question de la vertu qu'il a intitulé son ouvrage critique sur Duclos, Charles Duclos ou l'obsession de la vertu. Il faut remarquer, pourtant, que ce que Duclos veut dire par le mot "vertu" dans ses romans est la chasteté conjugale et non la vertu au sens plus large de "force avec laquelle l'homme tend au bien... disposition constante à accomplir une sorte d'actes moraux par un effort de volonté".[2]

Le but de l'éducation morale de la femme au dix-huitième siècle était de lui apprendre à être vertueuse, c'est-à-dire à respecter le mariage comme une institution basée sur la fidélité de l'épouse. Cependant, dans les romans de Duclos, la vertu de l'épouse devient "un étranger contre lequel tout conspire" (II, 185) et à l'époque, aimer son mari devient une sorte d'indécence. Madame d'Epinay décrit dans ses Mémoires l'expérience typique d'une femme nouvellement mariée et qui n'ose pas chercher à se divertir hors du mariage:

> Le mari survenait alors et glissait en ami ces paroles à sa femme: "Il faut vous dissiper. Voyez le monde, entretenez des liaisons, enfin vivez comme toutes les femmes de votre âge." Et il ajoutait doucement: "C'est le seul moyen de me plaire, ma bonne amie."[3]

Le respect pour la femme devient une offense pour elle et un ridicule pour l'homme parce qu'il est partout affirmé qu'il n'est pas difficile de séduire une femme:

> il suffit de dire trois fois à une femme qu'elle est jolie, pour qu'elle vous remercie à la première fois, pour qu'elle vous croie à la seconde, et pour qu'à la troisième elle vous récompense.[4]

La vertu, l'essence de la femme, est cependant un élément non exigé chez l'homme. Le comte de xxx des Confessions du comte de xxx et le narrateur des Mémoires sur les moeurs de ce siècle sont des hommes à la mode. Menant une vie de libertin, ils considèrent les femmes comme des objets et ils en usent sans s'engager eux-mêmes. Leur promiscuité n'est nullement restreinte par le code moral qui défend aux femmes le droit de jouir de la même liberté.

Duclos crée dans ses romans des situations où la femme doit choisir entre la vertu, c'est-à-dire la chasteté conjugale, et d'autres vertus comme l'amour et l'honneur.

Madame de Luz est une des victimes de cette fausse éducation qui exige la fidélité chez la femme. Mariée jeune à un homme d'âge mûr, elle n'a pas été consultée sur le choix de son époux. Bien qu'elle n'aime pas le baron de Luz, elle est persuadée que "le bonheur de la vie d'une femme dépend d'être attachée à ses devoirs" (II, 202).

Selon Duclos, une femme vertueuse est réduite à une vie solitaire et mélancolique parce que "les hommes la fuient ou la recherchent peu" (II, 186). Cependant, il prétend que cette femme devient facilement l'objet des conspirations

parce que sa vertu est un attrait pour les hommes dépravés. Madame de Luz ne craint "de trahir jamais la vertu" (II, 206), mais malgré elle, sa vertu reçoit de graves entorses.

Dès qu'elle découvre qu'elle aime Saint-Géran, madame de Luz est déterminée à dominer sa passion criminelle et outrageante et à chercher la tranquillité. Elle envoie Saint-Géran à la campagne dans l'espoir que pendant son absence elle pourra rassembler le courage de poursuivre sa résolution. Pourtant, c'est pendant l'absence de Saint-Géran, qui respecte la vertu de madame de Luz, que le premier attentat contre sa vertu aura lieu.

Thurin, magistrat insolent et hypocrite, a la psychologie d'un être rejeté par la cour. Cet homme veut avoir la baronne de Luz "sur son compte" parce qu'ainsi "sa gloire seroit hors de toute atteinte" (II, 196). Contrairement à ses espérances, elle refuse d'entrer en liaison avec lui, et persuadé que madame de Luz a "plus de mépris pour lui que de vertu" (II, 231), Thurin prépare sa vengeance.

On accuse le baron de Luz de s'être engagé dans une conspiration contre le roi; Thurin est un des rapporteurs de l'affaire. Madame de Luz refuse de croire à la culpabilité de son mari, mais Thurin lui explique que le respect du baron pour la vertu de sa femme a été la cause de son silence et aussi cette vertu "l'a effrayé" (II, 226).

Obsédé par son désir d'humilier madame de Luz, Thurin croit qu'elle sacrifiera sa vertu pour sauver son mari, donc il lui donne le choix: "satisfaire mes

désirs ou voir votre mari sur l'échafaud" (II, 247). A condition qu'elle lui cède, Thurin détruira toutes les preuves de la culpabilité du baron de Luz. L'obsession de ses devoirs de madame de Luz ne permet pas à cette femme vertueuse de repousser la tentative de Thurin, et elle se trouve obligée de lui sacrifier sa vertu.

Thurin essaie de lui convaincre que son infidélité peut devenir un acte vertueux parce qu'en se sacrifiant, elle sauve son mari. Néanmoins, "qu'elle choisisse le sacrifice ou le refus, la femme piégée ne saurait manquer d'être coupable."[5] C'est pourquoi, après avoir cédée à Thurin, madame de Luz se sent coupable d'avoir "manqué à-la-fois à la vertu et à l'amour" (II, 261), parce qu'elle ne se sent plus digne de l'amour de Saint-Géran.

Thurin explique à madame de Luz que la vertu n'est qu'une astuce employée par les hommes pour contrôler les femmes et qu'ils n'y croient pas parce que la vertu est opposée à leur plaisir:

> Cette vertu, si précieuse à vos yeux, n'est qu'un préjugé chimérique, que les hommes, par un autre préjugé, exigent dans leurs femmes ou dans leurs maîtresses, et dont ils font peu de cas dans les autres. Elle peut quelquefois faire naître une estime stérile; mais comme elle est contraire à leurs plaisirs, qui est leur intérêt le plus cher, ils ne croient pas lui devoir beaucoup de reconnoissance (II, 233-234).

Thurin s'imagine que le sacrifice qu'il avait obtenu de madame de Luz la rendait soumise et il compte lier un commerce réglé avec elle. Il n'a aucune conception de la vertu féminine et il lui confesse naïvement ses espérances:

> Madame, lui dit-il, quoique je n'aie pas dû l'excès de vos bontés à votre inclination, qui seule pourroit rendre mon bonheur parfait, je sens que je vous suis attaché pour ma vie (II, 259)

et il lui annonce ses intentions. La réaction de madame de Luz, qui parle d'infamie, de perfidie et de crime, est pour lui incompréhensible. Accusé d'être un monstre, Thurin se retire mais Duclos donne le choix de son motif au lecteur: "soit crainte ou respect, soit repentir ou admiration" (II, 261).

L'adultère de madame de Luz, même si elle n'est pas condamnable, est inséparable du remords qui "se traduit par un sentiment de souillure, d'indignité, qui conduit l'épouse coupable à se refuser à son mari".[6] Libéré de prison, le baron de Luz court embrasser sa femme et Duclos décrit explicitement la réaction de madame de Luz:

> La présence de son mari fut pour elle un coup de foudre... Elle revoyoit un mari à qui elle n'osoit répondre à ses caresses; peu s'en fallut qu'elle ne lui déclarât qu'elle en étoit indigne (II, 256-257).

Pour s'affliger en liberté, madame de Luz s'enferme à la campagne, mais la perte de la vertu semble entraîner la déchéance physique de cette femme. Le viol est le destin potentiel de toute femme, mais la chasteté en particulier l'attire. Cette vertu qui doit être la consolation de madame de Luz finit par devenir l'origine de ses malheurs.

A la campagne, deux hommes tombent amoureux de madame de Luz. Le comte de Maran, de naissance douteuse, possède un orgueil profond, et Duclos, en nous préparant pour la scène du bain, nous donne des précisions sur son caractère.

"Sans moeurs, sans esprit, sans probité" (II, 270), le comte de Maran est capable des actions les plus basses pour satisfaire ses désirs. Duclos le met en contraste avec l'autre homme amoureux de madame de Luz, le chevalier de Marsillac, un homme vertueux qui vient "d'une des meilleures maisons du royaume" (II, 270).

Les déclarations d'amour que font ces deux hommes à madame de Luz la font frémir de désespoir et de mépris. Le chevalier de Marsillac lui promet "qu'il ne l'importuneroit jamais par de pareils discours" (II, 271). Par contre, le comte de Maran, persuadé que la pudeur de madame de Luz n'est que le résultat de sa fausse vertu, pense "qu'il suffit d'être entreprenant pour être heureux" (II, 272).

Trouvant madame de Luz en train de prendre son bain près d'une rivière, le comte de Maran se propose "de se porter aux dernières violences" (II, 274), mais le chevalier de Marsillac, croyant entendre les cris de madame de Luz, court à son secours et tue le comte de Maran pour sauver la vertu de madame de Luz. Cherchant madame de Luz qui avait fui pendant le duel, Marsillac la retrouve évanouie, et, étourdi par la vue de son corps nu, il succombe à la tentation malgré son respect déclaré pour madame de Luz.

Livrée à la douleur et au ressentiment, madame de Luz accable le chevalier de Marsillac de reproches et lui marque son indignation. Se trouvant obligée de renfermer sa douleur, madame de Luz découvre que la religion lui offre la seule voie d'en sortir. Elle prend comme directeur de conscience, Hardouin, qui "dirige" des dames de la cour. La passion de la dévotion devient une compensation pour elle et la baronne de Luz se livre absolument à sa direction.

Hardouin se rend compte à son tour qu'il a pour madame de Luz la passion la plus forte et il essaie "de la détacher de la vertu" (II, 295). Après la mort du baron de Luz, Hardouin fait un effort pour l'éloigner de Saint-Géran, en lui disant que sa tendresse pour lui serait criminelle parce qu'elle l'a aimé du vivant de son mari. Hardouin se présente comme un amant plus convenable mais bientôt il est convaincu que "la vertu de sa pénitente seroit inébranlable" (II, 298). Pour parvenir à ses fins odieuses, Hardouin administre de l'opium à madame de Luz et, mettant au profit son sommeil profond, se livre "au plus noir des crimes" (II, 299).

Duclos emploie des expressions semblables pour décrire la situation de madame de Luz après les deux viols. Décrivant la scène du bain avec Marsillac, Duclos dit: "se voyant entre les bras d'un homme, elle veut s'en arracher" (II, 275). Après avoir été droguée par Hardouin, madame de Luz revient à elle et, "se trouvant entre les bras d'un homme, elle dout[e] pendant quelques instants de la vérité" (II, 299). Ce qui est important c'est que madame de Luz se trouve, puis se voit, entre les bras "d'un homme" et non de Marsillac et ensuite de Hardouin. Selon Jacques Brengues, cet anonymat du violateur insiste "sur la répulsion physique qu'éprouve Mme de Luz à l'égard de tout contact masculin."[7] C'est l'homme en général qui conspire contre madame de Luz et non des individus qui la violent.

Les premières paroles que prononce madame de Luz après les deux viols se ressemblent étroitement. Après le premier incident, elle crie: "Grand Dieu!... à quel opprobre suis-je donc condamnée" (II, 276), et après le viol par Hardouin, Duclos lui fait déclarer:

> A quel comble d'horreur étais-je donc destinée! ciel cruel! par où puis-je avoir mérité ta haine? est-ce la vertu qui t'est odieuse? (II, 300)

Après chacune de ses défaites, madame de Luz emploie le tutoiement en parlant à ses persecuteurs. "Pourrais-tu, malheureux" dit-elle à Thurin, "te flatter d'exciter dans mon coeur d'autres sentiments que ceux du mépris et de l'horreur?" (II, 260). Après avoir subi l'attaque de Marsillac, elle l'accuse: "Et toi, dit-elle au chevalier, dont la fausse vertu m'avoit séduite, c'est toi qui me déshonores!" (II, 276). Ensuite, Hardouin entend le reproche suivant: "il faut que tu vives, et que ta vie soit un reproche contiuel contre le ciel qui a souffert si long-temps un monstre tel que toi" (II, 301).

Malgré toutes les précautions que madame de Luz a prises pour sauvegarder sa vertu et pour assurer son bonheur, cette vertu n'a fait que déchaîner contre elle les attaques de Thurin, de Marsillac et de Hardouin. Bien que madame de Luz ne réussisse pas à atteindre l'état de tranquillité et de paix qu'elle recherche, sa vertu finit par imposer la sagesse à Saint-Géran et à Marsillac.

Madame de Luz persuade à Saint-Géran que leur amour, quoique basé sur l'estime, est un sentiment contraire à leur repos, donc ce cousin respecte les voeux de madame de Luz quand elle lui demande, ou plutôt lui commande, de combattre sa passion par la raison et la vertu. Saint-Géran est le seul homme amoureux de madame de Luz qui est son égal au point de vue de la vertu. Après les trois attaques contre la vertu de madame de Luz, il semble qu'il soit impossible

de l'appeler une femme vertueuse malgré son innocence. Par conséquent, comme le dit Jacques Brengues, "c'est Saint-Géran, véritable disciple de Mme de Luz, qui va symboliser la vertu, rôle que celle-ci ne peut plus décemment assumer."[8] Saint-Géran admet qu'il doit sa vertu à madame de Luz qui réussit à le détourner du chemin criminel de l'adultère vers la vertu.

De même, Marsillac tire une leçon de l'attitude de madame de Luz envers lui après le viol. Marsillac lui écrit pour "lui jurer un secret inviolable sur ce qui s'étoit passé, et pour tâcher d'en obtenir le pardon" (II, 278), mais, comme sa victime, il ne se sent pas digne de sa grâce:

> Il envoya sa lettre à madame de Luz. Elle ne voulut pas la recevoir, et la lui renvoya. Marsillac en fut au désespoir; mais il ne crut pas devoir s'en plaindre. Il auroit désiré ardemment d'instruire madame de Luz de son repentir; mais il ne pouvoit se dissimuler que c'eût été une grace dont il n'étoit pas digne (II, 278).

Madame de Luz a cessé bien malgré elle d'être vertueuse à cause de circonstances malheureuses et, en parlant de la transgression de Marsillac, Duclos dit: "Faut-il que la vertu dépende si fort des circonstances!" (II, 279) et suggère ensuite que Marsillac est plus déshonoré par le crime que l'est madame de Luz. En effet, Marsillac "devient à la vertu, en tant qu'homme, ce que lui est Mme de Luz en tant que femme".[9]

A mon avis, la faute que commet madame de Luz est qu'elle s'exagère ses devoirs et que la vertu devient une obsession qui n'est pas gouvernée par la raison.

D'autre part, Duclos nous présente dans ses deux autres romans les expériences de femmes dont la vertu est réglée par la raison. C'est grâce à ces femmes vertueuses que les deux héros sont sauvés du libertinage.

Le comte de xxx des Confessions du comte de xxx explique au début de ses mémoires qu'il jouit du bonheur trouvé dans le repos et la tranquillité, ce qui nous fait rappeler l'espoir de madame de Luz. Menant une vie de libertin, le comte de xxx s'attache à des femmes par goût et les quitte facilement. Il ne connaît jamais le véritable amour parce que seules les femmes vertueuses en sont capables.

L'épisode de Julie est un moment décisif pour le comte parce qu'il commence à rougir d'être un homme à la mode:

> L'idée d'une vie plus tranquille vint se présenter à mon esprit. Je jugeai qu'elle seroit plus conforme à mes véritables sentiments, et je résolus de vivre avec moins d'éclat. Une aventure qui m'arriva alors acheva de me déterminer à céder au penchant de mon coeur (II, 124).

Une femme pauvre vient voir le comte pour lui demander de l'argent en échange contre sa fille Julie. Cette démarche coûte à cette femme, mais son état misérable la réduit à demander cette forme de charité. Le comte fait réflexion sur "combien notre vertu dépend de notre situation" (II, 127) et il lui donne de l'argent sans conditions. Le jour suivant, la femme revient avec Julie qui est une image de "la candeur, la vertu, l'innocence" (II, 127). Malgré son ancienne conduite et son admiration pour la beauté de Julie, le comte n'a pas "le moindre désir dont sa vertu eût pu être blessée" (II, 130) parce qu' "un sentiment de respect pour son

malheur et pour sa vertu avoit fermé [son] coeur à tous les autres" (II, 130). Le comte se trouve dans une situation complètement nouvelle parce que pour la première fois dans sa vie il respecte la vertu d'une femme:

> J'avois cherché toute ma vie à séduire celles qui couroient au-devant de leur défaite; mais j'aurois regardé comme un viol d'abuser de la situation d'une infortunée qui étoit née pour la vertu, et que son malheur seul livroit au crime (II, 132).

Après avoir installé Julie, son époux et sa mère sur ses terres en Bretagne, le comte avoue qu'il leur doit "le changement qui arriva dès lors dans [son] coeur" (II, 135) et il nous donne des précisions: "Leur état m'en fit désirer un pareil. Je trouvai un vide dans mon ame que tous mes faux plaisirs ne pouvoient remplir" (II, 135).

Retiré à la campagne, le comte trouve la comtesse de Selve, "la plus belle âme unie au plus beau corps" (II, 137). Mariée à "un homme âgé et d'un caractère extrêmement dur et jaloux" (II, 135), la comtesse ne peut pas donner son coeur à son mari; néanmoins, elle remplit ses devoirs d'épouse.

Lorsqu'elle est veuve, le comte lui déclare son amour, mais parce qu'elle connaît bien le libertinage du comte, elle n'ose pas s'attacher à lui. Défiante à l'égard de l'amour, elle ne veut lui permettre qu'un attachement platonique. Le comte remarque que "madame de Selve ne se conduisoit pas sur les mêmes principes que celles que j'avois rencontrées" (II, 148). Pourtant, il lui faut encore la liaison avec la coquette madame Dorsigny pour qu'il reconnaisse le vrai mérite de madame de Selve qui veut le détourner du libertinage.

L'amour qu'il ressent pour madame de Selve fait régner un calme dans son coeur parce qu'il se rend compte enfin que le coeur d'une femme estimable et vertueuse est plus précieux que les plaisirs fugaces du libertinage. Madame de Selve consent à leur mariage et le comte jouit avec sa femme "de cette union des coeurs qui est le fruit et le principe de la vertu" (II, 180).

Dans les Mémoires sur les moeurs de ce siècle, la vertu remporte un nouveau triomphe. Le narrateur veut entrer dans un commerce réglé avec madame de Canaples, mais elle oppose sa vertu à l'amour violent du narrateur et se refuse à lui par devoir. Elle est prête à découvrir l'état de son coeur à son mari plutôt que de s'exposer à succomber.

Madame de Canaples aime le narrateur, mais comme madame de Luz, qui considère son amour pour Saint-Géran un crime, elle veut suivre la vertu: "Vous m'êtes bien cher," dit-elle au narrateur, "mais le devoir me l'est encore plus" (II, 398). Cette femme vertueuse est déterminée d'éviter l'état d'une femme perdue:

> Eh! de quoi peut-on être sûr, quand on ne peut pas répondre de son coeur? J'ai peu d'expérience sur ce sujet; mais j'y suis trop intéressée pour n'y avoir pas réfléchi avec soin depuis quelques jours. J'ai fortifié mes réflexions par l'exemple des femmes qui se sont perdues: c'est par degrès qu'elles ont passé de la vertu au dérèglement. Je vois que l'innocence a des scrupules, les premières fautes donnent des remords, les dernières font perdre, et l'on ne sauroit trop s'effrayer (II, 399-400).

Comme madame de Luz, qui voit le départ de Saint-Géran comme le premier pas vers la tranquillité, madame de Canaples exige le départ du narrateur:

> Tâchons plutôt, l'un et l'autre, de retrouver notre repos; partez, et que le premier effet de notre amour soit un effort pour la vertu (II, 401).

Comme Saint-Géran, le narrateur se retire, le coeur blessé. Après s'être déterminé à se faire une réputation, en devenant un homme à la mode, le narrateur revient à madame de Canaples. Cependant, le narrateur ne peut pas perdre l'habitude de respecter la vertu de madame de Canaples et il renonce à cette poursuite inutile. Il essaie encore une fois d'entrer dans une liaison avec elle, mais il cesse de lui faire sa cour parce qu'il préfère la femme qui l'estime et il respecte la femme qui s'estime. Le narrateur est blessé dans un duel et le comte de Canaples le transporte chez lui pour sa convalescence. La comtesse de Canaples lui témoigne une amitié tendre, et l'amour du narrateur pour elle est ranimé. Le narrateur veut "quitter le rôle méprisable d'homme à la mode" (II, 498), mais il ne veut pas "renoncer aux plaisirs" (II, 498). Se croyant sûr du coeur de madame de Canaples, il lui avoue son amour et elle réagit avec une hauteur imposante. Le narrateur craint de perdre son estime, donc il se limite à l'aimer en secret. Après la mort de son mari, madame de Canaples avoue qu'elle aime le narrateur mais qu'une liaison avec lui "l'eût rendue malheureuse" (II, 513). Néanmoins, le narrateur vit avec elle "dans une intimité qui, sans être celle de l'amour, est fort au dessus de la simple amitié" (II, 516). Ce commerce lui fait sentir "combien la vertu, l'amour, le respect et la confiance peuvent rendre heureux" (II, 516).

Après un court séjour à l'armée, le narrateur se trouve en droit de retourner auprès de madame de Canaples "amant déclaré et avoué" (II, 517). Lorsqu'elle refuse de l'épouser, le narrateur conserve néanmoins son espoir.

Madame de Canaples préfère la solitude à une liaison avec le narrateur. C'est elle qui présente au narrateur la jeune fille qu'il épousera. Mademoiselle de Foix, "unissant la vertu aux graces de la jeunesse et de la beauté" (II, 527), est une femme capable de fixer le coeur volage du narrateur. Leur mariage leur permet de jouir du bonheur trouvé "dans l'union du plaisir et du devoir" (II, 532).

Le narrateur doit sa félicité à la vertueuse madame de Canaples, une femme en qui il trouve "une bienfaitrice, une mère, une amie, un guide et un modèle pour la vertu" (II, 532).

Une femme vertueuse est digne de respect et d'estime mais la fausse prude joue un rôle qui provoque la dénonciation. Le comte de xxx et le narrateur des Mémoires sur les moeurs de ce siècle ne jouent pas, comme le Valmont des Liaisons dangereuses, le rôle du libertin qui choisit les femmes les plus difficiles à séduire, ce qui augmenterait leur renommée. C'est pourquoi l'un et l'autre "dans leur 'Grand Tour' de la féminínité... brûleront cette étape".[10] Le comte de xxx remarque qu' "un homme à la mode ne doit jamais entreprendre que des conquêtes sûres" (II, 88).

La seule prude qui existe dans la fiction de Duclos est Zobéïde, une femme épisodique du conte de fée Acajou et Zirphile. Ninette, la bonne fée, apprend que

toute la puissance de Podagrambo et de Harpagine dépend d'un vase enchanté dans la forme d'un pot de chambre. Elle explique comment on peut s'en emparer:

> il suffit que l'aventure soit entreprise par une femme d'un honneur irréprochable, chose qui ne doit pas être rare. Elle ne trouvera point d'obstacles; mais toute autre personne tenteroit inutilement l'aventure (II, 357).

On tire au sort, et la tâche s'impose à Amine, "une jeune personne plus jolie que belle, vive, étourdie, coquette à l'excès, libre dans le propos, peu circonspecte dans sa conduite" (II, 358). Pour accompagner Amine et "parce que deux vertus valent mieux qu'une" (II, 358), Ninette nomme Zobéïde, "un prodige de vertu et de médisance" (II, 358). Le "beau privilège de vertu" (II, 358) que Zobéïde possède est "le droit de déchirer impitoyablement toutes les autres femmes" (II, 358).

Amine et Zobéïde se rendent au palais de Harpagine et ne trouvent aucun obstacle à parvenir à la chambre où elles aperçoivent le vase enchanté "gardé par un génie subalterne qui est transformé en chat des Chartreux" (II, 357). Bien que ce chat se laisse flatter par Amine, il égratigne Zobéïde. Amine enlève le vase mais lorsque Zobéïde veut y porter la main, il en sort "tout-à-coup une épaisse fumée qui remplit toute la chambre" (II, 360). Le génie et Harpagine paraissent à l'instant, se saisissent d'Amine et de Zobéïde et les enferment dans une tour. Ninette, instruite du mauvais succès de l'entreprise, cherche la raison et fait la découverte suivante:

> Zobéïde goûtoit les plaisirs de l'amour avec un amant obscur, dans le temps qu'elle fatigoit tout le monde par l'étalage de sa fausse vertu (II, 360).

D'après les ouvrages de Duclos, la fausse vertu est punie, mais aussi on doute de la récompense de la vertu. Madame de Luz défend farouchement sa vertu, mais parce que la vertu dépend des circonstances, elle ne lui sert de rien. La vertu est un attrait pour les roués, néanmoins, la sagesse qui accompagne la vertu peut imposer aux dépravés.

Par conséquent, on se demande ce que doit être la conduite de la femme d'après Duclos. La marquise de Retel, femme raisonnable, explique au narrateur des Mémoires sur les moeurs de ce siècle que "Le véritable amour est presque une vertu" (II, 410). La femme ne doit pas se gendarmer contre l'amour, comme madame de Luz, mais doit agir selon son coeur et accepter de jouir des plaisirs offerts par un amour qui est basé sur une estime réciproque.

CHAPITRE IV: La Femme et la religion

Dieu n'est pas un élément important dans l'oeuvre de Duclos, néanmoins, la religion joue un rôle important dans la vie de certaines femmes au dix-huitième siècle. Edmond et Jules de Goncourt disent à ce sujet:

> La dévotion dans cette société apparaît simplement comme un règle commode des pensées, un débarras des superfluités et des fatigues mondaines, un arrangement qui simplifie la vie materielle, qui ordonne la vie morale.

Duclos explique dans ses trois romans pourquoi une femme devient dévote. Aux approches de la vieillesse ou lorsque la femme ne peut plus goûter les plaisirs de l'amour, elle trouve dans la dévotion l'unique ressource. Dans l'Histoire de madame de Luż, Duclos condamne l'éducation comme coupable:

> Le peu de soin qu'on a pris de leur éducation fait qu'elles trouvent peu dans leur esprit; et il y a encore plus de vide dans leur coeur quand l'amour n'y règne plus. ... Ne pouvant donc se suffire à elles-mêmes, le dépit les jette dans la dévotion (II, 283-284).

"La dévotion est le dernier période de la vie d'une femme" (II, 288), précise Duclos, et lorsqu'il ne leur "sera plus permis de prétendre ni à la jeunesse ni à la beauté" (II, 92093), elles se voient abandonnées par le monde et sont obligées de chercher "une consolation et un asile dans la dévotion" (II, 288).

Selon la coutume, la femme de la cour prend un directeur de conscience qui la dirige en matière de morale et de religion. Le principe de la confession est attaqué par Duclos parce qu'il sait que l'aveu de leurs fautes ne coûtent rien à ces repentantes: "en les confessant, elles se retraçoient leurs plaisirs, et c'étoit l'unique plaisir qui leur fût resté" (II, 289).

Pierre Fauchery donne une description du personnage du directeur de conscience qu'on trouve dans le roman européen au dix-huitième siècle:

> Ce personnage ambigu n'apparaît que sous une lumière assez suspecte.... Le roman fourmille de directeurs fielleux et intéressés, voire un peu canailles.[2]

Duclos, dans l'Histoire de madame de Luz, trace l'histoire de la guerre de religion et ensuite peint un tableau des moeurs religieuses de son époque et des directeurs de conscience. Premièrement, Duclos les range dans deux classes différentes:

> Les uns, avec un coeur droit, un esprit simple et des talents bornés, renfermés dans la bourgeoisie et les états subalternes, cherchent à ramener dans la voie du salut ces ames égarées par les erreurs des sens (II, 281).

Parce que les fautes de ces classes inférieures sont simples et corporelles plutôt que spirituelles, les directeurs n'ont pas besoin d'être pénétrants. D'autre part, les directeurs qui fréquentent la cour sont "d'une autre classe de directeurs bien supérieurs à tous les autres" (II, 281). Paris est le séjour du crime, donc, les directeurs "doivent connoître tous les replis du coeur" (II, 282). Ensuite Duclos explique pourquoi et comment les directeurs et leur méthode à la cour diffèrent des autres:

> il faut presque s'engager dans la voie de ceux qui s'égarent, quand on entreprend de les ramener. On est obligé d'employer contre les passions les armes des passions mêmes (II, 282).

La dévotion des femmes s'attache souvent plus à l'homme qu'aux principes religieux. Comme le dit Brengues: "La dévotion est une nostalgie cachée de l'amour... il y a une " 'rage' de dévotion comme il y a une folie de l'amour".[3] Dans l'Histoire de madame de Luz, Duclos dit que la plupart des femmes qui s'engagent dans la dévotion veulent rapprocher Dieu d'un amant:

> Un sermon les a touchées; l'amant les attendrit, elles auroient de la peine à l'abandonner. Mais elles quittent le rouge, elles vont à l'office, elles se trouvent aux assemblées des dames de paroisse: le recueillement de la journée leur donne le soir plus de vivacité pour recevoir leur amant (II, 285-286).

La vie de madame de Luz montre comment une femme devient dévote. Après avoir subi le remords de l'adultère et l'humiliation du viol, madame de Luz n'ose pas accabler le ciel d'injustice. Plutôt que de condamner Dieu, elle se condamne elle-même et tourne finalement vers la dévotion qui devrait "faire la consolation des malheureux innocents" (II, 279). Cependant, quand les femmes sont sincèrement dévotes, comme l'est madame de Luz, la religion ne fait que rendre pire "l'horreur du précipice" (II, 279) où elles sont tombées.

Victime de sa confiance, madame de Luz s'attache à Hardouin, son directeur, et se livre à sa direction:

> la timide pénitente, dans la crainte de s'égarer, lui soumet absolument sa conscience et ses affaires domestiques. Il en fut bientôt le maître absolu (II, 293).

Bien que Hardouin soit un "Flambeau de la vérité, ennemi du crime" (II, 282), il n'essaie pas de combattre son amour naissant pour madame de Luz. Ne pouvant ignorer que ses désirs sont criminels, Hardouin ne s'engage pas innocemment dans la voie du crime. La naïveté de madame de Luz ne la met pas en garde contre les pièges de son directeur. Il craint de révolter la vertu de madame de Luz, donc il met à profit un sommeil provoqué par de l'opium pour la violer. Pour ajouter au malheur de madame de Luz, Hardouin lui dit qu'il rendra public l'histoire de sa vie si elle l'accuse de viol. Par conséquent la religion n'est pas une consolation pour madame de Luz, mais ne fait qu'ajouter à sa misère.

Madame de Remicourt est une des femmes qui deviennent dévotes à cause de l'amour. Cette bourgeoise est amoureuse du narrateur des Mémoires sur les moeurs de ce siècle, qui décrit ainsi l'amour qu'elle lui porte: "Sa conduite à mon égard étoit une espèce de culte, une sorte de dévotion fanatique et d'enthousiasme" (II, 487). Cet excès d'amour finit par détruire leur liaison et madame de Remicourt est abandonnée par le narrateur. Rejetée par la noblesse qui la considère comme inférieure, et par la bourgeoisie pour avoir eu des relations avec des nobles, madame de Remicourt prend le parti de la dévotion. Son ancien amant remarque qu' "avec son caractère, elle doit y être aussi tourmentée et aussi malheureuse qu'en amour" (II, 490).

La dévotion espagnole est décrite par Duclos dans l'épisode de Dona Antonia, la marquise de Palamos, dans les Confessions du comte de xxx. Dona Antonia croit que tous les Français sont des hérétiques. Bien qu'elle aime le comte, elle veut le

convertir avant de former une liaison avec lui. Lorsque le comte baise la main de Dona Antonia, elle l'essuie tout de suite avec de l'eau bénite. Pour la persuader de sa piété, le comte devient "plus catholique" (II, 21) qu'il ne l'avait jamais été. Après la fin de leur liaison, Dona Antonia se retire dans un couvent parce qu'elle a été réduite à un cruel état par l'amour. Ce n'est que dans la solitude de ce milieu religieux qu'elle peut trouver la paix.

La Bruyère dit dans ses Caractères que la fausse dévotion "vient a quelques-uns, et surtout aux femmes, comme une passion, ou comme le faible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut suivre."[4] La fausse dévote fait de la religion un voile pour tous ses vices et ne l'emploie que comme un masque ou un moyen d'arriver à d'autres fins.

Madame de Gremonville, une des conquêtes du comte de xxx, est la fausse dévote des romans de Duclos. Le comte remarque que madame de Gremonville a "un empire absolu sur l'esprit de son mari" (II, 53) et il en donne la raison:

> Le mari d'une fausse dévote est obligé à une sorte de respect pour elle dont il ne peut s'écarter, quelque mécontentement qu'il éprouve, s'il ne veut avoir affaire à tout le parti (II, 53).

Madame de Gremonville emploie la dévotion pour masquer sa licence. Elle s'acquiert une petite maison où, "sous le prétexte de recueillement, il [lui] est libre de faire avec très peu de précaution tout ce que ce même public... ne passeroit point aux femmes du monde" (II, 54).

La dévotion apporte la liberté à madame de Gremonville. Ses oeuvres de bienfaisance lui donnent des prétextes "pour se faire ignorer, et pour calmer les

discours, quand par hasard elle est reconnue" (II, 54). Elle se passe de son carrosse et n'est pas obligée de se faire suivre par ses gens: "ainsi, maîtresse absolue de ses actions, elle traverse tout Paris, va à la campagne seule ou tête à tête avec un directeur" (II, 54-55).

Le comte séduit madame de Gremonville en "l'accablant d'éloges sur sa beauté, ses graces, et même sur sa vertu" (II, 55) et en admirant les sacrifices qu'elle fait à Dieu. Une fois conquise, madame de Gremonville introduit le comte à sa petite maison "en habit ecclésiastique" (II, 56) qui devient son déguisement habituel chez elle. Elle le traite "en directeur chéri" (II, 57) et emploie pour lui "tous les termes tendres et onctueux du dictionnaire de la dévotion la plus affectueuse et la plus vive" (II, 58). Leur commerce ne dure que six mois parce que madame de Gremonville décide qu'elle ne veut plus "vivre dans un commerce aussi criminel" (II, 58-59).

Comme il y a des rapports entre l'amour et la dévotion, Duclos établit aussi qu'il y en a entre l'amour et la fausse dévotion. Dans les Mémoires sur les moeurs de ce siècle, le narrateur remarque:

> Il y a en amour, comme dans la fausse dévotion, une morale relâchée, une hypocrisie et des subterfuges, au moyen desquels on trahit plus sûrement la probité que si l'on paroissoit la respecter moins. On ne s'en impose pas totalement à soi-même; mais on s'étourdit; on se trompe à demi, on trompe totalement les autres; on se débarrasse presque des remords, ou l'on se met du moins à couvert des reproches (II, 431).

Dans l'oeuvre romanesque de Duclos, les femmes qui sont dévotes appartiennent à la minorité. Des deux femmes qui sont sincèrement dévotes, seule Dona Antonia tire profit de ses principes religieux. D'autre part, madame de Luz ne trouve dans la religion aucune consolation mais y trouve une autre source de malheur. La fausse dévote, madame de Gremonville, emploie la religion pour cacher et favoriser sa coquetterie. Ainsi Duclos semble mettre en doute les mérites de la dévotion bien qu'il laisse à ses femmes la liberté de posséder des croyances religieuses. Duclos ne critique pas la religion, uniquement les personnages qui en abusent.

CHAPITRE V: Le Mariage problématique

Au dix-huitième siècle, comme nous l'avons déjà remarqué, le mariage d'inclination est rare. La plupart des unions sont arrangées par intérêt, donc, le mariage n'est plus qu'une association où le sentiment n'a aucune part. Par conséquent, le mariage malheureux ou problématique est la règle plutôt que l'exception, et les femmes des romans de Duclos en sont les témoins.

L'Histoire de madame de Luz met en lumière les problèmes qui peuvent exister dans un mariage où l'époux est d'un âge beaucoup plus avancé que celui de l'épouse. Le baron de Luz n'est pas peint par Duclos comme un mari tyrannique et sévère. C'est la différence entre son âge et celui de madame de Luz qui fait que leur mariage est misérable:

> Il auroit pu rendre heureuse une femme dont l'âge eût ete plus assorti au sien, et dont les devoirs n'eussent ete troubles par aucune passion (II, 186).

Bien qu'il soit un mari complaisant, le baron de Luz ne comprend pas sa femme parce qu'il ne la connaît pas encore. Lorsque le baron interrompt la conversation entre Saint-Géran et madame de Luz qui vient de commander le départ de Saint-Géran à cause de sa passion, le baron ne s'aperçoit pas de leur agitation, et Duclos attribue son manque de clairvoyance au fait qu'il a "passé l'âge des passions" (II, 192).

De retour chez lui après avoir été libéré de prison, le baron veut embrasser sa femme. Lorsqu'elle ne répond pas à ses caresses, il interprète faussement sa réaction:

> le baron de Luz attribua le désordre de sa femme à la surprise ou elle etoit de le voir dans un temps où tous ses amis craignoient pour ses jours (II, 257).

Nous sentons que le baron de Luz aime sa femme, donc, il serait faux de le blâmer comme la cause de leur malheur conjugal. C'est plutôt la jeunesse de madame de Luz et son besoin d'amour qui font de leur union un mariage problématique.

Dans les Confessions du comte de xxx, Duclos ne parle pas souvent des rapports conjugaux des maîtresses du comte de xxx. Néanmoins, lorsqu'il en fait mention, les mariages sont toujours des échecs.

Marcella, dans une lettre qu'elle écrit à une amie, décrit sa liaison avec Carle, le comte de xxx. Elle avoue qu'avec son mari elle "a vécu dans une union tranquille" (II, 39), mais que lorsqu'elle a rencontré le comte, Marcella a dû reconnaître que ce qu'elle croyait être de l'amour n'était que "l'indolence d'un état languissant" (II, 39).

Madame Pichon, la bourgeoise, ne rend pas compte de sa conduite à son mari, nous apprend le comte de xxx. Milady B... dit au comte que les engagements qu'elle a avec son mari ne sont "qu'une convention civile" (II, 84).

Comme madame de Luz, la comtesse de Selve ne trouve point de bonheur dans son mariage avec le comte de Selve. "Elle avoit été sacrifiée à des intérêts de famille" (II, 135) en l'épousant. Cependant, le caractère de cet homme est le contraire de celui du baron de Luz. "Un homme âgé et d'un caractère extrêmement dur et jaloux" (II, 135), le comte de Selve sent qu'il n'est pas aimable, ce qui le rend encore plus insupportable. Malgré son manque d'amour pour son mari, la comtesse lui est fidèle et elle remplit ses devoirs d'épouse, mais lorsque le comte de Selve meurt, elle soutient bien le veuvage.

L'épisode de madame Dornal et de Senecé dans les Confessions du comte de xxx met en lumière une autre sorte de mariage problématique. Madame Dornal est une femme tyrannique qui veut dominer son mari. Le comte de xxx décrit dans ses mémoires la période avant le mariage de madame Dornal et de Senecé.

Madame Dornal veut se donner pour une femme de condition et elle reçoit chez elle une compagnie choisie. Le comte décrit ainsi son mari: "c'étoit une espèce d'imbécile qu'on faisoit manger en particulier, quand sa présence pouvoit incommoder" (II, 105). Déjà nous voyons que madame Dornal dirige les hommes qui lui sont attachés. En plus, nous apprenons qu'elle est "un composé de fausseté, d'envie et d'impertinence" (II, 106) et qu'elle n'a point d'esprit. Le comte trouve que l'attachement de son ami Senecé pour madame Dornal est un ridicule.

Ayant résolu de subjuguer Senecé, madame Dornal commence par l'éloigner de ceux qui peuvent déranger leur liaison. Elle l'arrache à sa famille et à ses amis. Senecé avoue au comte que madame Dornal le traite avec beaucoup de dureté mais qu'il l'aime malgré son mépris pour elle. Dans un effort pour mettre fin à cette liaison, le comte lui répond:

> cette femme-là n'est pas contente d'avoir un amant
> auquel elle ne devoit plus raisonnablement prétendre
> à moins qu'elle n'en devienne le tyran (II, 110).

De plus, le comte explique à Senecé pourquoi madame Dornal s'attache à lui. Elle n'est pas assurée de trouver un successeur, donc elle agit "comme une furie qui craint de perdre sa proie" (II, 112).

Le comte feint de tomber amoureux de "la Dornal" pour convaincre Senecé de l'insincérité de l'amour de madame Dornal pour lui. Le comte fait tous les arrangements pour que Senecé le trouve avec madame Dornal, dans l'espoir que l'infidélité de sa maîtresse brisera l'attachement de Senecé à cette femme tyrannique. Senecé les découvre ensemble et madame Dornal, au lieu d'avoir honte, accuse Senecé de faire un scandale lorsqu'il essaie de tuer le comte, et elle lui ordonne de sortir. Madame Dornal continue "de le traiter avec la dernière hauteur" (II, 117) et le comte voit Senecé "trembler devant son tyran" (II, 117).

Le comte apprend, par la suite, que le mari de madame Dornal meurt et que Senecé a "la lâcheté d'épouser cette vile créature" (II, 118).

Duclos peint, dans cet épisode des Confessions du comte de xxx, le tableau du mariage qui est atroce parce que l'un des deux partenaires, dans ce cas le mari, est subjugué par l'autre. "C'est le comble de malheur d'être dans un esclavage honteux" (II, 118), dit Duclos, qui attribue la nature méprisable de madame Dornal à la facilité avec laquelle elle établit un empire absolu sur son nouveau mari.

Le mariage du comte et de la comtesse de Vergi dans les Mémoires sur les moeurs de ce siècle n'est qu'une association dénuée d'amour.

Le narrateur des Mémoires entreprend une liaison avec la comtesse de Vergi pour surmonter la disgrâce d'avoir été lâché par madame de Saintré. Il la choisit parce qu'elle est "l'objet de l'attention, par la figure et les graces, et par les avantages de la naissance et du rang" (II, 467), c'est-à-dire, parce qu'elle flatte la vanité du narrateur.

Le comte de Vergi est le seul mari dans les romans de Duclos dont il parle en détail et à qui il donne la parole. Le narrateur peint un portrait du comte de Vergi qui est un de ses amis qu'il aime le plus:

> Le comte de Vergi étoit un homme d'une probité rare, d'un sens droit, et de beaucoup d'esprit; son caractère étoit franc, un peu dur, et assez caustique (II, 470).

Le comte aimait sa femme autrefois, mais au moment où le narrateur devient l'amant de la comtesse, de Vergi est indifférent à l'égard de sa femme.

Le narrateur est persuadé que le comte de Vergi est la dupe de sa femme, c'est-à-dire qu'il ignore les liaisons qu'elle entreprend. Par conséquent, et parce que le narrateur se croit estimé par le comte, le narrateur craint que quelqu'un ouvre les yeux de son ami.

Un jour la comtesse de Vergi provoque un scandale et le comte en rejette les conséquences sur le narrateur à qui il remarque:

> n'êtes-vous point l'amant de ma femme? et dans ce cas-là, qui diable voulez-vous qui soit blessé de sa conduite? sera-ce moi (II, 472)?

Pouvant admettre qu'il n'a en commun avec sa femme que le nom, le comte de Vergi n'est pas touché par la conduite de sa femme. Leur mariage n'est qu'une de ces "espèces de traités faits sur les convenances de la naissance et de la fortune" (II, 474). Par conséquent, le mari qui est vraiment trompé par sa femme est une exception parce que la plupart des maris n'aiment point leur femme ni s'en croient aimés.

Le divorce n'est pas permis en France, mais s'il l'était, dit le comte de Vergi au narrateur, "peu de gens de la cour quitteroient leurs femmes, parce que la manière dont on y vit est une espèce de divorce continuel" (II, 475).

Le comte de Vergi donnerait volontiers sa femme au narrateur, dit-il, car il la trouve ennuyeuse, sans esprit et pleine de méchanceté. Ce sont les amants de la comtesse de Vergi qui sont les dupes véritables et non son mari.

"Il n'y a jamais eu de siècle aussi corrompu que celui-ci" (II, 477) dit le comte de Vergi au narrateur. Les femmes usent des ménagements pour faire croire à leurs amants que l'infidélité de l'amant est inexcusable. Ainsi, l'amant remplace le mari dans le système moral de ces femmes à la mode: "il devient un mari dans les formes, et le véritable n'est plus qu'un étranger fort content de n'être rien" (II, 478).

Le comte de Vergi espère que le siècle changera "par l'ennui et le dégoût de l'indécence" (II, 478). L'amour conjugal est une exception et les couples qui s'aiment semblent en avoir honte. Le comte de Vergi explique au narrateur de quelle façon la révolution peut se faire:

> Un homme d'un rang distingué, cité pour l'agrément, l'esprit et les graces, avec une point de fatuité... cet homme rare pourra se trouver amoureux de sa femme.... Quelques jeunes gens, qui regarderoient cette conduite comme un ridicule neuf, voudront y avoir part, ne fût-ce que pour ravir à l'inventeur la gloire d'être unique.... Ils joueront auprès de leurs femmes l'amour sans le ressentir, et ils y seront pris (II, 479).

Donc, après avoir feint d'être réellement amoureux de sa femme, un mari le deviendra et "on n'entendra peut-être parler que d'époux unis" (II, 480), et la vertu sera à la mode. Le narrateur admet que cela peut arriver et qu'il a déjà vu des exemples de ce type de mariage.

Duclos offre un tableau déplaisant du mariage au niveau des nobles et des "gens vivant noblement", au dix-huitième siècle. En général les femmes sont obligées d'épouser des hommes d'un âge mûr, et même si l'amour n'est pas une impossibilité dans cette situation, le climat n'est pas propice à un mariage d'amour. Dans ces mariages c'est l'homme qui est souvent vu comme le coupable, mais la femme n'est pas toujours innocente. Si elle veut dominer l'homme, son mariage ne peut être heureux, car l'égalité des deux partenaires est nécessaire à un mariage raisonnable. Dans les Mémoires sur les moeurs de ce siècle c'est le mari qui est souvent rendu ridicule par l'infidélité de sa femme, laquelle présente le point de vue de Duclos. Le comte de Vergi espère voir une révolution dans le code moral du siècle pour que le mariage d'inclination devienne un idéal auquel tous aspirent.

CHAPITRE VI: L'Amour galant

L'amour est un des thèmes principaux de l'oeuvre romanesque de Charles Duclos, et une étude de l'amour dans ses romans révèle la complexité de ce sentiment.

Pour faciliter une étude de l'amour chez Duclos, il serait utile de classifier les différentes sortes d'amour qui se trouvent dans ses ouvrages. Ainsi, l'amour duclosien se divisera en trois catégories: l'amour galant, l'amour-passion et l'amitié.

"Je ne trouve point d'esprit plus analogue au mien"[1], lisons-nous dans le Journal de Stendhal lorsqu'il parle de Duclos, un de ses auteurs familiers. Paul Meister, dans son ouvrage critique intitulé Charles Duclos, justifie les rapprochements et l'affinité de caractère que certains critiques ont établis entre Charles Duclos et Henri Beyle.

Il est intéressant de noter que Stendhal, dans De l'amour, distingue quatre sortes d'amour et l'affinité de la pensée stendhalienne avec la psychologie duclosienne est évidente.

Stendhal commence par l'amour-passion qui "nous emporte au travers de tous nos intérêts".[2] Ensuite vient l'amour-goût qui est un "tableau où, jusqu'aux ombres, tout doit être couleur de rose"[3]. La troisième catégorie est l'amour physique qu'il place à un rang subordonné. Ce type d'amour joue un rôle important dans l'Histoire de madame de Luz chez les trois violateurs de l'héroïne, Thurin, Marsillac et Hardouin. Puisque nous étudierons l'amour du point de vue des personnages féminins, l'amour physique ne sera pas traité dans cette étude. La

dernière catégorie de l'amour selon Stendhal est l'amour-vanité qui se manifeste surtout chez un homme à la mode qui "désire et a une femme à la mode, comme on a un joli cheval, comme chose nécessaire au luxe d'un jeune homme".[4]

Ce système stendhalien sera insuffisant pour une étude des romans de Duclos parce que Stendhal n'inclut pas l'amour à l'état idéal, c'est-à-dire l'amitié, qui est un élément essentiel de l'oeuvre de Duclos.

Le sujet de ce chapitre est l'amour galant, l'amour des coquettes qui considèrent l'amour comme un sentiment léger mais surtout qui donne du plaisir à celle qui s'y engage.

Madame de Retel, une des femmes qui entreprennent l'éducation sentimentale du jeune narrateur des Mémoires sur les moeurs de ce siècle, lui explique que "désirer la jouissance d'un objet, c'est de l'amour" (II, 419). Puisque l'amour galant "se porte vaguement vers plusieurs objets, et peut toujours en remplacer un par un autre, ... il est heureux" (II, 419).

Au dix-huitième siècle, la plupart des femmes prennent un amant "parce qu'ils se plaisent ou se conviennent, et ils se quittent parce qu'ils cessent de se plaire, et qu'il faut que tout finisse" (II, 47). On peut diviser les femmes en différentes classes, mais "toutes ont le plaisir pour objet", nous dit le comte de xxx (II, 48). L'amour est détaché de l'affection, et ne devient qu'une recherche du plaisir. C'est ainsi que l'explique le comte des Confessions du comte de xxx, après avoir eu l'expérience de la passion espagnole et italienne:

> Je résolus de me conduire sur ce principe, de ne me point attacher, de chercher le plaisir en conservant la liberté de mon coeur, et de me livrer au torrent de la société (II, 47).

Dans les Confessions du comte de xxx on trouve plusieurs femmes qui ont un commerce galant avec le comte. Ce sont des coquettes que le comte rencontre pendant son "'Grand Tour' de la féminínité".[5]

C'est la marquise de Valcourt qui se charge de l'initiation à l'amour galant du jeune comte. Coquette viellissante, elle lui apprend que l'amour est "le seul principe de nos plaisirs" (II, 9). Elle exige la docilité de la part du comte. C'est la marquise qui dirige leur liaison et qui le séduit. Ayant peur d'être ridiculisée à cause de la disproportion de leurs âges, la marquise de Valcourt n'annonce leur liaison qu'au moment où elle craint de le perdre. Malheureusement c'est trop tard parce qu'un des principes de l'amour galant est que le plaisir se trouve dans le changement, et le comte l'abandonne pour une autre coquette.

Madame de Grandcour, une dame de la garnison, s'attache au comte de xxx pendant qu'il demeure au régiment. Cette femme nous offre un autre exemple de la galanterie française par l'épisode de la fenêtre. Un soir, madame de Grandcour dit au comte de sortir et le prie de se rendre sous le balcon de sa fenêtre où il trouvera une échelle de corde au moyen de laquelle il passera dans son appartement. Le comte s'y rend, monte jusqu'au balcon mais au moment où il pénètre dans la chambre, la patrouille passe et l'aperçoit dans cette situation ridicule. Cette "sotte complaisance pour une folle" (II, 34) remplit le comte de dépit et il rompt sa liaison avec madame de Grandcour.

C'est une liaison querelleuse que le comte de xxx a avec madame de Sezanne, qui n'est pas coquette mais qui est accusée de l'être par le comte. Leur commerce

dure deux mois jusqu'au moment où le comte l'accuse de ne pas lui être fidèle. Fatiguée des plaintes de cet amant, madame de Sezanne lui donne son congé. Ce qui prouve son innocence est que depuis leur séparation, madame de Sezanne ne prend pas d'autre amant et le comte de xxx comprend qu'elle n'est pas coquette.

Née coquette, madame de Persigny entreprend une liaison avec le comte de xxx parce qu'elle a envie d'avoir un amant. Selon le comte de xxx, madame de Persigny prend "un amant comme un meuble d'usage, c'est-à-dire de mode" (II, 50). Son comportement est réglé par l'usage et elle n'a que "la dissipation pour objet" (II, 50) de ses actions. Mais madame de Persigny est motivée aussi par un autre sentiment. Ayant envie d'avoir "quelqu'un absolument à ses ordres" (II, 51), elle n'est jamais sans amant.

Femme gâtée et coquette, madame de Persigny se croît nécessaire partout, donc elle veut se montrer partout. C'est sa crainte de l'ennui et de la solitude qui lui fait mener une vie turbulente et frivole. Le passage de La Bruyère sur les occupations des femmes du monde contient la même idée que Duclos veut illustrer dans son portrait de madame de Persigny:

> elles savoient dès la veille toute la joie qu'elles devoient avoir le jour d'après et le lendemain; elles jouissoient tout à la fois du plaisir présent et de celui qui ne leur pouvoit manquer; elles auroient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour: c'étoit alors leur unique inquiétude et tout le sujet de leurs distractions; et si elles se trouvoient quelquefois à l'Opéra, elles y regrettoient la comédie.[8]

Duclos donne des précisions sur la mode des petites maisons lorsqu'il décrit la liaison de madame d'Albi et du comte de xxx. Une capricieuse par excellence, madame d'Albi plaît au comte de xxx à cause des "graces et la vivacité de son esprit" (II, 63). Bien que son caractère capricieux amuse le comte au début de leur commerce, son humeur inégale finit par faire le supplice du comte. "Triste, gaie, étourdie, sérieuse, libre, réservée" (II, 64), madame d'Albi change ses opinions continuellement.

Un jour madame d'Albi charge le comte de trouver une petite maison qui sera leur asile discret. Surtout employées par les femmes galantes de l'époque pour cacher au public leurs aventures amoureuses, les petites maisons cessent, dans la suite, "d'être des asiles pour le mystère" (II, 65) et depuis qu'elles cessent d'être indécentes, elles ne sont plus nécessaires. Pour cette raison, les petites maisons n'ont plus qu'un faux air de débauche et les gens y vont "s'ennuyer secrètement" (II, 65). Ainsi, la mode de la petite maison entraîne "la perte de la galanterie" (II, 65) et une petite maison est réduite à devenir "le tombeau de l'amour, et peut-être celui des plaisirs" (II, 65).

Au moment où le comte de xxx acquiert une petite maison pour faciliter sa liaison avec madame d'Albi, les petites maisons sont encore considérées comme des lieux de débauche. Se rendant chez madame d'Albi pour l'y accompagner, le comte est confronté avec cette femme capricieuse qui l'accuse de vouloir entraîner la perte de sa réputation puisqu' "une femme raisonnable" ne doit jamais se trouver "dans ces sortes d'endroits" (II, 66).

Libertine ridicule, la comtesse de Vignolles entre dans les Confessions du comte de xxx lorsque le comte, déshonoré d'être sans intrigue, écrit à dix femmes et les invite à entreprendre une liaison avec lui. La comtesse, à la recherche elle-même du plaisir, est la seule qui lui réponde. Cette libertine s'attache au comte de xxx par caprice et l'amour-propre du comte est blessé lorsqu'il apprend que la comtesse de Vignolles se comporte selon les mêmes principes que lui. En générale, dans une liaison, le comte a l'habitude d'être celui qui est détaché sentimentalement du commerce. Ainsi, le comte n'est pas obligé de jouer l'homme amoureux avec la comtesse de Vignolles. Son honnêteté à l'égard de leur liaison le surprend, et la comtesse, par cette déclaration, fait preuve de son libertinage:

> Nous nous convenions tous deux; nous n'avions personne ni l'un ni l'autre; voilà les motifs qui vous ont déterminé à me choisir; j'avoue que ce sont ceux que j'ai eus en vous acceptant si facilement (II, 72-73).

En effet, la comtesse de Vignolles est l'amante parfaite pour un galant homme. Il n'y a aucune fausseté dans son commerce avec le comte de xxx parce qu'ils ne sont pas obligés de jouer à être amoureux. "Vive, libertine, emportée, sérieuse, raisonable, avec beaucoup d'esprit et d'agréments" (II, 74), la comtesse de Vignolles n'est abandonnée par le comte qu'à cause de son comportement ridicule en public.

Madame de Lery, une coquette sage, conserve ses amants et elle en a une trentaine. D'une coquetterie inépuisable, madame de Lery ne favorise aucun de ses amants. Au moment où elle voit ses amants près de lui échapper, elle emploie "toutes les marques de préférence" (II, 76) pour les retenir. Enfin, le conte de xxx n'obtient rien d'elle et il sort de Paris "convaincu que la coquette la plus sage est quelquefois plus dangereuse dans la société que la femme la plus perdue" (II, 78).

C'est dans le salon de madame de Tonins que le comte va s'ennuyer. Bel esprit qui a un empire absolu sur tous ceux qui se réunissent chez elle, madame de Tonins prend le comte de xxx comme son amant secret parce qu'il lui plaît et elle le lui dit avec franchise:

> Je n'emploierai point avec vous, me dit-elle, la dissimulation si ordinaire aux femmes en pareille occasion; je suis sensible à votre hommage. Votre figure me plaît, j'estime votre caractère, et votre esprit m'amuse (II, 92).

Madame de Tonins ne veut point d'éclat en prenant un amant, donc ils vivent "dans le plus grand mystère" (II, 96). La nécessité d'admirer tout ce qui vient d'elle dégoûte le comte de xxx, qui l'abandonne peu après.

C'est la "caillette" des Confessions du comte de xxx qui devient le symbole de la femme stéréotypée au dix-huitième siècle. Selon Edmond et Jules de Goncourt, la caillette est "un excès du temps"[7] et Duclos offre un portrait vivant de ce type de femme bavarde et frivole. Une femme de cette espèce n'a "ni principes, ni passions, ni idées" (II, 119). Duclos l'accuse d'avoir "l'esprit et le coeur également froids et stériles" (II, 119). Edmond et Jules de Goncourt expliquent qu'une femme devient caillette lorsqu'on la dépouille "de tout naturel, de toute timidité, de toute simplicité".[8] Occupée sans cesse de bagatelles et s'exprimant par des lieux communs, la caillette veut paraître instruite, ce qui ne l'empêche pas de couper une conversation importante pour "dire que les taffetas de l'année sont effroyables" (II, 119). Elle a des liaisons avec des hommes parce que "c'est l'usage" (II, 119). Les amants d'une caillette s'ennuient facilement, donc ses liaisons ne durent pas longtemps.

Toutes ces coquettes des Confessions du comte de xxx sont à la recherche du plaisir des sens, mais il y a d'autres femmes qui entreprennent une liaison avec un homme parce que leur amour-propre en est flatté ou parce qu'elles trouvent du plaisir à arracher un homme à une rivale. C'est l'amour-vanité qui est le moteur principal de ces femmes.

Jacques Brengues dit qu' "on aime souvent moins l'autre que soi-même et, même dans le seul commerce des sens, l'amour-propre aiguise le plaisir en créant l'illusion du plaisir".[10]

Deux femmes créées par Duclos dans ses romans mettent en lumière l'idée que la vanité ou l'amour-propre est un moteur principal de la psychologie humaine. Madame de Rumigny, une des maîtresses du comte de xxx, trouve que les femmes du monde sont gouvernées par la vanité autant que par l'amour. Dans les Mémoires sur les moeurs de ce siècle, la marquise de Retel remarque que "l'amour ne vit que d'amour-propre" (II, 421).

Deux des maîtresses du comte de xxx s'attachent à lui par vanité. Madame l'Intendante écoute le comte de xxx "par vanité" (II, 36), nous dit cet amant qui reconnaît le caractère de cette femme qui pousse "la morgue et la vanité au dernier excès" (II, 35).

Madame Ponchard, la financière, est une parvenue qui imite les airs des femmes du monde. "Comme elle avoit remarqué que presque toutes les femmes du monde avoient des amants" (II, 100), madame Ponchard veut en avoir un aussi. Son orgueil est flatté par une liaison avec le comte de xxx. Considérant "un amant comme un meuble" (II, 102), madame Ponchard se paie des amants de condition.

L'épisode de madame de Clerval dans les Mémoires sur les moeurs de ce siècle nous apprend qu'une femme galante est très susceptible au sujet de sa réputation. Avant d'avoir une liaison avec le narrateur, madame de Clerval le questionne sur ses anciennes maîtresses et n'accepte sa cour qu'au moment où elle est persuadée de sa probité et de sa discrétion.

C'est le désir de vengeance ou d'humilier une autre qui fait agir madame de Rumigny et madame Dorsigny des Confessions du comte de xxx. Laurent Versini dit dans Laclos et la tradition que souvent "la vengeance s'exerce sur une rivale, que l'on piétine sans ménagement".[11]

La marquise de Valcourt, l'initiatrice du jeune comte de xxx, ferme sa porte à madame de Rumigny parce que celle-ci avait fait des avances au comte de xxx. Déterminée à le lui enlever, madame de Rumigny invite le comte chez elle et lui apprend "toutes les aventures, vraies au fausses, que le monde avoit données à la marquise" (II, 15). Désirant un changement plutôt qu'étant dégoûté de la marquise, le comte décide de la quitter pour madame de Rumigny. Celle-ci dicte une lettre impertinente que le comte envoie à la marquise, accompagnée de ses lettres et du portrait de celle-ci.

C'est à l'Opéra où madame de Rumigny affiche publiquement sa liaison avec le comte de xxx. Edmond et Jules de Goncourt décrivent ainsi ce mode de présentation:

> un soir elle se montrait avec son cavalier en grand loge à l'Opéra, et déclarait ainsi sa liaison, selon l'usage adopte par les femmes du monde pour la presentation officielle d'un amant au public.[12]

Connaissant trop "la conséquence de ces premiers instants" (II, 17), c'est-à-dire de la liaison du comte avec la marquise de Valcourt, madame de Rumigny ne perd jamais le comte de vue. Cela n'empêche pas que le comte se dégoûte bientôt de cette coquette jalouse et vaniteuse.

Vers la fin des Confessions du comte de xxx le comte fait quelques réflexions sur les femmes qui "seroient insensibles au plaisir de s'attacher à un homme si elles ne l'arrachoient à une maîtresse" (II, 159). Le comte trouve un exemple d'une femme de cette espèce dans madame Dorsigny, coquette étourdie. Madame Dorsigny est résolue de devenir la rivale de madame de Selve, et bien que celle-là n'a pour elle que la nouveauté, elle y réussit. Sa liaison avec le comte de xxx n'est qu' "un simple commerce de galanterie" (II, 160), de sorte que le comte de xxx, accordant plus de valeur au coeur de madame de Selve qu'au plaisir d'une liaison avec madame Dorsigny, se rend compte enfin du mérite de madame de Selve. Madame Dorsigny peut arracher un homme à sa maîtresse mais elle est incapable de garder cet amant une fois qu'il lui appartient. "Ne réfléchissant jamais" (II, 159), madame Dorsigny ne possède pas les qualités qui lui assureront une préférence sur d'autres femmes raisonnables.

Stendhal dit que dans l'amour galant "il ne doit entrer rien de désagréable sous aucun prétexte, et sous peine de manquer d'usage, de bon ton, de délicatesse".[13] La galanterie française, mise en lumière par les romans de Charles Duclos, en est la preuve. Les femmes galantes sont à la recherche du plaisir. C'est le seul but de leur existence. La durée de leurs liaisons en dépend directement. Dès qu'un amant

perd sa nouveauté ou dès qu'il cesse d'être une source de divertissement, la femme lui donne son congé. Le même sort attend la maîtresse d'un homme galant qui ne songe qu'à "augmenter sa liste" (II, 75). Cette crainte d'être sans intrigue est surtout attribuable au manque d'éducation des femmes. Puisqu'elles n'ont rien en elles-mêmes, elles sont les victimes prédestinées de l'ennui.

CHAPITRE VII: L'Amour-passion

D'après le comte de xxx, la galanterie est la seule forme de l'amour qui existe en France. L'amour-passion ne se trouve point à Paris, et si on veut en avoir l'expérience, on est obligé d'aller à l'étranger, préférablement en Espagne, en Italie ou en Angleterre. L'esprit du comte de xxx est gâté par ses aventures amoureuses avec les trois étrangères. Par conséquent, il sera utile pour nous d'étudier les liaisons du comte de xxx qui sont basées sur l'amour-passion de la part de la femme.

C'est la marquise de Retel qui donne une définition de l'amour-passion dans le roman de Duclos intitulé Mémoires sur les moeurs de ce siècle. La marquise développe une théorie selon laquelle il y a une gradation. Elle dit:

> Aimer, c'est de l'amitié; désirer la jouissance d'un objet, c'est de l'amour; désirer cet objet exclusivement à tout autre, c'est passion (II, 418).

L'amitié, qui est l'amour à son état idéal, vient au début et est suivie par l'amour que nous appelons la galanterie, et ensuite par la passion. Etant la forme la plus exagérée du sentiment de l'amour, la passion "augmente le plaisir et prépare des peines" (II, 419).

Madame de Luz, qui craint l'amour dans sa force brutale, accuse Saint-Géran de vouloir s'abandonner "à une passion inutile" (II, 204). Selon elle, tout amour qui n'est pas basé sur l'estime et le respect n'est qu'une passion. Lorsque Saint-Géran lui fait la déclaration de son amour, madame de Luz imagine que ce sentiment va détruire l'état tranquille de son âme. Elle s'attend à être blessée par l'amour de Saint-Géran, ainsi elle l'interprète comme une passion et non comme de l'amitié.

L'amour-passion est manifesté par Duclos dans les Confessions du comte de xxx chez Dona Antonia de Palamos, la signora Marcella et milady B... . Leurs liaisons avec le comte de xxx sont basées sur des émotions violentes qui ne ressemblent nullement à l'amour galant du comte. Comme le dit Bette Gross Silverblatt:

> The commitment of the emotions on the woman's part in a total involvement of self leads to great grief and despair at the end of each relationship, since the Count's inconstancy is not tempered at this point.[1]

Un autre aspect important de ces liaisons est suggéré par la conduite du comte qui fuit la passion déployée par ces trois femmes. Le comte explique au lecteur qu'il résolut de se "borner à la galanterie françoise" (II, 47) parce qu'il décide de ne se "point attacher, de chercher le plaisir en conservant la liberté de [son] coeur" (II, 47). La passion étrangère, absolument pas du goût du comte de xxx, est dangereuse aux liaisons habituelles d'un galant homme qui ne veut se commettre avec aucune femme.

Nous avons déjà étudié le rôle de la religion dans la vie de Dona Antonia, la maîtresse espagnole qui se retire dans un couvent après avoir eu le malheur de tomber passionnément amoureuse de comte de xxx. Maintenant il s'agit d'étudier la nature de cette passion qui, comme l'explique la marquise de Retel, "prépare des peines" (II, 419).

L'histoire romanesque et tragique de la liaison de Dona Antonia avec le comte de xxx offre un tableau de l'excès de la passion qui se trouve chez les Espagnoles. Leur liaison commence lorsqu'une vieille dame, sur l'ordre de Dona Antonia, avertit le comte qu'une belle dame lui demande sa présence. En Espagne on croit que les Français sont tous des hérétiques mais malgré cela, l'amour-passion de Dona Antonia "lui a fait oublier tous les dangers d'une entrevue" (II, 19).

Dona Antonia reçoit le comte de xxx "couchée sur une estrade et appuyée sur des carreaux d'étoffes superbes" (II, 20). La défaite du comte commence lorsqu'il aperçoit "toutes les graces réunies dans la même personne" (II, 20) et "la douceur infinie et un feu dans les yeux" (II, 20) de Dona Antonia. Avouant avec franchise qu'elle l'aime, Dona Antonia n'ignore pas que le comte n'est capable que d'un amour fugace: "Vous ne m'aimerez pas long-temps, me disoit Antonia; ma conquête vous a trop peu coûté" (II, 22).

Ensuite Dona Antonia donne elle-même une description de cette passion qui l'attache presqu'involontairement au comte de xxx, et de l'inutilité de ses efforts pour la combattre:

> Vous ignorez tous les combats que j'ai soutenus; je vous aime depuis le jour de votre arrivée: vous passâtes sur la grande place à la tête de votre régiment: je vous vis d'une fenêtre grillée. Que n'ai-je point fait pour bannir l'impression que votre vue a fait sur mon coeur! Je vous fuyois mal apparemment, car je vous rencontrois toujours (II, 22).

Antonia lui écrit une lettre "tendre et passionnée" (II, 23) et malgré tous les périls qu'elle court, à cause de l'importance de l'honneur chez les Espagnols, Antonia préfère goûter les plaisirs d'une liaison avec le comte de xxx.

Un soir, lorsque Dona Antonia et le comte de xxx sont "dans ces transports de l'ame que l'amour seul fait connoître et qui sont au-dessus de l'expression" (II, 24), le marquis de Palamos, mari d'Antonia, les découvre ensemble. Transporté de fureur, le marquis se jette sur Antonia, et le comte de xxx, ignorant l'identité de cet homme, le tue. Les deux amants se cachent au château du frère de Dona Antonia,

mais le comte, obligé de se sauver, fuit à Madrid sans aucune espérance de revoir Antonia. Avant leur séparation, Dona Antonia donne au comte un paquet qui contient une lettre, son portrait et "une relique de saint Antoine de Pade" (II, 27) dont Antonia lui conjure de ne point se séparer. La lettre finit par son assurance "d'un amour éternel" (II, 27).

Par la suite, le comte de xxx se trouve à Madrid dans un bourg auprès duquel il y a une abbaye de filles. C'est dans le jardin de ce couvent que le comte de xxx, après avoir été averti au moyen d'un billet, revoit Antonia. Réduite à un cruel état par l'amour, Dona Antonia veut dire son dernier adieu au comte parce qu'elle le sacrifie à Dieu. Ne tenant plus au monde, Antonia refuse de revoir le comte bien qu'elle l'assure de son amour éternel.

L'excès de la passion de Dona Antonia donne au comte de xxx une expérience de la constance espagnole qui le prépare pour l'amour-passion de la signora Marcella de l'Italie.

Au début du récit de son aventure italienne, le comte de xxx signale le contraste entre l'amour français et l'amour à l'étranger:

> Il n'y a point de pays où la galanterie soit plus commune qu'en France; mais les emportements de l'amour ne se trouvent qu'avec les Italiennes (II, 37).

Ce galant homme nous apprend aussi que l'amour "fait l'amusement des Françoises" (II, 37) tandis que l'amour "est la plus importante affaire et l'unique occupation d'une Italienne" (II, 37-38).

Cette aventure du comte de xxx nous est racontée dans une lettre écrite par la signora Marcella à une de ses amies, la signora Maria, après le départ du comte d'Italie. Par la suite, Maria envoie la lettre au comte. C'est une des fois rares dans les Confessions du comte de xxx que Duclos donne longuement la parole à une femme.

Le début de cette lettre explique à Maria l'état d'âme de Marcella: "Qui peut soulager les peines de mon coeur, ma chère amie? Qui peut effacer de mon esprit le souvenir de mes plaisirs passés?" (II, 38). Marcella souffre et pour soulager sa douleur elle raconte l'histoire de sa liaison avec le comte.

La première fois que Marcella voit le comte de xxx, à qui elle donne le nom de "signor Carle", est à un bal masqué. Charmée de son esprit et de sa figure, Marcella est entraînée vers le comte de xxx "sans réflexion" (II, 39). Elle charge un de ses gondoliers de s'informer de l'identité de "celui qui étoit déjà l'idole de [son] coeur" (II, 39). Apprenant que le comte de xxx est libre, Marcella décide de se présenter à lui. Le cherchant "au Ridote" (II, 40), Marcella lui fait signe de la suivre et il lui obéit. Se trouvant seule avec le comte dans une chambre particulière d'un café, Marcella se démasque et "la vivacité de ses désirs et de ses caresses" (II, 40) met "le comble à [sa] passion" (II, 41).

Le comte la fait venir à son appartement et Marcella nous décrit l'état de son coeur:

> Trop étonnée pour me refuser à l'amour, trop passionnée pour avoir des remords, mon ame nageoit dans les plaisirs, et ne fit qu'un instant de quelques heures; tout m'étoit nouveau, et cette nouveauté est l'ame de l'amour (II, 42).

Malheureusement, l'amour de Carle pour Marcella n'égale pas la passion de celle-ci. Lorsqu'il apprend la nouvelle de la mort du roi et reçoit l'ordre de revenir en France, le comte de xxx part, faisant une promesse à Marcella de revenir en Italie. Cependant, le comte avoue son indifférence à l'égard de Marcella dans cette déclaration:

> Comme j'étois moins retenu à Venise par l'amour que par des plaisirs qui se trouvent par-tout, j'eus moins de peine à m'en arracher (II, 43).

Marcella écrit plusieurs lettres "pleines de passion et d'emportement" (II, 44) au comte de xxx, et bien qu'il commence par lui répondre, l'absence efface bientôt Marcella de son esprit. Le comte est persuadé que Marcella l'a remplacé par un autre amant lorsqu'elle cesse de lui écrire, mais un passage de la lettre que Marcella écrit à Maria prouve la fausseté de cette supposition: "Les amants qui m'obsèdent ne font qu'irriter mes peines, et ne peuvent effacer Carle de mon esprit" (II, 43).

Marcella ignore que c'est la galanterie qui règne en France et que le comte de xxx, étant un galant homme, est incapable de répondre à l'amour-passion d'une Italienne.

La troisième expérience du comte de xxx de l'amour-passion se passe en Angleterre, où, nous apprend le comte, "les femmes ne sont pas, comme en France, le principal objet de l'attention des hommes, et l'ame de la société" (II, 79).

Milady B ... attire l'attention du comte de xxx à cause de "sa fierté, jointe à un grand air de dédain" (II, 79). Le comte comprend qu'il ne doit pas parler

avec elle "des bagatelles qui sont nécessaires auprès de nos Françoises" (II, 79) et il acquiert, ainsi, "un air dogmatique" (II, 79) qui semble plaire à cette Anglaise. Cependant, milady B... conserve "son air froid et imposant"(II, 79), et le comte ne tire aucune récompense de son assiduité malgré l'absence d'un rival. Elle le voit arriver ou sortir avec indifférence et le comte commence à renoncer à la possibilité d'une liaison avec elle.

Prêt à tout abandonner, le comte est surpris un soir par l'arrivée d'un cocher qui lui explique que quelqu'un veut lui parler. Cette personne cachée dans un carrosse n'est autre que milady B... qui le conduit à un appartement magnifique et ensuite lui fait la déclaration de son amour. "Si froide et si fière en public" (II, 81), le comte la voit devenir "si vive et si emportée dans le tête-a-tête" (II, 81).

Milady B... et le comte de xxx se font des "protestations de fidélité... dégagées de tout le langage froid et puéril de la galanterie" (II, 81). Avec une franchise surprenante, le comte de xxx met l'accent sur la fausseté et sur la décadence de la galanterie.

Milady B... dirige tout leur commerce. Le comte doit être "aussi réservé dans le monde que s'il n'étoit rien passé entre" eux (II, 81). C'est elle qui arrange leurs rendez-vous. Leur commerce dure inaltéré jusqu'au moment où il est troublé par la jalousie.

Bien que la jalousie soit "un préjugé d'éducation fortifié par l'habitude" (II, 420), cela n'empêche que la jalousie est un sentiment violent et réel. Dès que

milady B ... soupçonne le comte de lui être infidèle, elle ne lui fait aucun reproche mais elle prend "un air plus sombre et plus farouche" (II, 82).

La mélancolie du tempérament anglais, souvent remarqué par d'autres écrivains français, est à ce moment signalé par Duclos. Milady B ..., au lieu de parler au comte de sa jalousie, lui envoie un billet dont le sens est le suivant:

> Que transportée de dépit et de fureur sur [sa] perfidie, elle se sentoit au moment de se donner la mort, après [lui] avoir arraché la vie (II, 82).

Flatté de pouvoir "inspirer des sentiments aussi déterminés" (II, 82), le comte demande un rendez-vous avec elle.

Avouant qu'elle a été jalouse, milady B ... explique au comte que ce sentiment n'a pas pu la forcer à le quitter. Elle se rend compte qu'il est dangereux d'aimer un galant homme: "Vous êtes porté à la galanterie; vous serez aimé; et bientôt vous me serez infidèle" (II, 83). Cependant, puisqu'elle veut le posséder sans la crainte de le perdre, milady B ... supplie le comte de la suivre à la Jamaïque, "au bout de l'univers" (II, 83).

Laurent Versini indique la ressemblance entre ce passage et la déclaration que fait Titus à Bérénice dans la pièce Bérénice de Racine:

> .... je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
> De vous suivre et d'aller, trop content de mes fers,
> Soupirer avec vous au bout de l'univers.

C'est exactement cette sorte d'aveu qu'aimerait entendre milady B ... de la part du comte de xxx.

L'amour que promet milady B ... au comte est une passion totale qui, à son avis à elle, doit lui suffire. Ainsi, son désir d'aller se retirer avec le comte à la

Jamaïque est un projet "au-dessus du caractère de [ses] Françoises" (II, 84) qui sont incapables d'un amour aussi passionné. Le comte est persuadé que son refus forcera milady B... "à un éclat affreux" (II, 85), néanmoins ce galant homme craint plus son propre isolement à la Jamaïque que la fureur d'une maîtresse abandonnée.

Peu après le retour du comte en France, qui a dû fuir les conséquences de la passion anglaise, le comte reçoit une lettre de milady B... "où tout ce que l'amour outragé peut inspirer étoit exprimé" (II, 86). Son "éternel adieu" (II, 86) termine la lettre, et ressemble beaucoup à celui du Dona Antonia. Le comte apprend dans la suite que milady B..., au lieu de se retirer dans un couvent comme l'a fait l'Espagnole, s'est donnée la mort. Encore une fois Duclos a décrit une situation où l'amour-passion des étrangères est incompatible avec l'amour galant des Français.

On peut se demander si Duclos a raison de souligner le contraste entre l'amour galant en France et l'amour-passion à l'étranger. Pierre Trahard explique pourquoi cette classification duclosienne est raisonnable:

> Peut-être a-t-il tort de généraliser, en opposant avec insistance la galanterie française à l'amour étranger. Mais son exemple ne prouve-t-il pas qu'il a raison de souligner le contraste? Et l'exemple que donne alors la cour de France, la société libertine, les beaux esprits, les femmes à la mode, les courtisanes, et les "caillettes", ne confirme-t-il pas son propre exemple? La légèreté du Français, son goût du plaisir, son inconstance, sa désinvolture ne relèvent point uniquement de la légende.[3]

L'amour-passion, comme l'amitié, se porte vers un objet déterminé, mais ce qui fait de la passion un mal est que, par l'intensité de ses effets, elle domine tout l'esprit d'une personne. Pour que l'amour soit un bien, Duclos insiste sur son aspect

éclairé. Dans les Considérations sur les moeurs, au Chapitre XIV, "Sur l'Estime et le Respect", Duclos condamne l'amour dont "la violence même interdit le choix" (I, 177). C'est la volonté qui doit lier une personne à une autre et puisque l'amour-passion n'est pas basé sur la raison, Duclos en exprime sa désapprobation.

CHAPITRE VIII: L'Amitié

La hiérarchie duclosienne des rapports entre les deux sexes place l'amitié au sommet. La femme raisonnable des romans de Duclos plaide la supériorité de l'amitié sur l'amour et même les deux héros, le comte des Confessions du comte de xxx et le narrateur des Mémoires sur les moeurs de ce siècle, détachent "le couple amical... comme l'image ultime, raisonnable et sereine, d'une vie qui en a fini pour toujours avec les tribulations".[1]

L'histoire de Senecé et de madame Dornal dans les Confessions du comte de xxx nous offre une preuve que l'amitié repose sur l'estime, et bien qu'on puisse entrer en commerce avec quelqu'un qu'on méprise, une liaison d'amitié dans de telles circonstances est une impossibilité.

Senecé avoue à son ami, le comte de xxx, qu'il méprise madame Dornal mais qu'il l'aime malgré ses défauts. "L'amour est un mouvement aveugle qui ne suppose pas toujours du mérite dans son objet", explique le comte à Senecé (II, 108). Ensuite celui-là déclare que "l'amitié se mérite: elle est le fruit de l'estime" (II, 108). Le comte ne critique pas le désir de Senecé de vouloir établir une liaison d'amitié avec une femme estimable:

> c'est le comble de bonheur de goûter avec la même personne les plaisirs de l'amour et les douceurs de l'amitié, d'y trouver à-la-fois une amante tendre et une amie sûre; je ne désirerois pas d'autre félicité (II, 108).

Ce qu'il condamne est que madame Dornal ne mérite pas l'amour que lui offre Senecé.

Dans les Considérations sur les moeurs de ce siècle, au Chapitre XIV "Sur l'Estime et le Respect", Duclos dit que "l'amour et le mépris ne devroient jamais se réunir sur le même objet" (I, 176). Plus loin il continue:

> Je dis donc que l'amour et le mépris n'ont jamais eu le meme objet à-la-fois: car je ne prends point ici pour amour ce désir ardent, mais indéterminé, auquel tout peut servir de pâture, que rien ne fixe, et auquel sa violence même interdit le choix; je parle de celui qui lie la volonté vers un objet à l'exclusion de tout autre. Un amant de cette espèce ne peut, dis-je, jamais mépriser l'objet de son attachement, sur-tout s'il s'en croit aimé; car l'amour-propre offensé peut balancer, et même détruire l'amour (I, 177).

L'amitié, donc, est un sentiment raisonnable. "Amour--maladie, amitié--raison"[2] dit Jacques Brengues à propos du système duclosien.

Dans le conte de fées Acajou et Zirphile de Duclos, on fait un voyage allégorique au "pays des Idées" où se trouve la tête de Zirphile, séparée de son corps par le génie Podagrambo. Acajou, amoureux de Zirphile, y cherche "les têtes qu'on dit que l'amour fait perdre" (II, 362-363). Pour se rafraîchir après une longue poursuite, Acajou mange une grappe de raisin enchanté qui lui fait perdre la raison. Se trouvant "le plus spirituel et le plus fou des princes" (II, 366), Acajou ne se rend pas compte qu'il perd aussi "tout son amour: le véritable ne subsiste qu'avec la raison" (II, 366). Sous l'influence de l'envoûtement, Acajou devient l'amant déclaré de toutes les femmes à la cour, et il oublie aussitôt la pauvre Zirphile, la seule qui mérite son attention. Nous témoignons ensuite comment, avec le retour de la raison à Acajou, son amour pour Zirphile renaît:

> L'amour dont Zirphile lui avoit fait sentir les premiers traits se réveilla dès que l'ivresse des sens fut dissipée, et que la vanité ne fut plus nourrie. Il sentit un vide dans son coeur, que l'amour seul pouvoit remplir. Le malheur des coeurs qui ont aimé est de ne rien trouver qui remplace l'amour (II, 372).

Duclos emploie de nouveau cette idée d'un vide dans l'absence de l'amour dans les Confessions du comte de xxx quand le comte, après avoir vu le bonheur de Julie et de son mari, déclare:

> Je trouvai un vide dans mon ame que tous mes faux plaisirs ne pouvoient remplir...je sentis que je ne pouvois être heureux, si mon coeur n'étoit véritablement rempli (II, 135).

La marquise de Retel des Mémoires sur les moeurs de ce siècle est un des personnages des romans de Duclos qui théorise en détail sur la supériorité de l'amitié. Libertine, elle rejette les bienséances de sa classe et parle ouvertement au comte de ses idées.

La marquise de Retel définit l'amour comme "une portion du goût général que les hommes ont pour les plaisirs" (II, 411). L'amour est prédominant à un certain âge parce que les autres passions, "la colère, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition" (II, 411) ne sont pas nourries. Néanmoins, l'amour est facilement vaincu par ces autres passions qui, contrairement à l'amour, "s'étendent sur tout le cours de la vie" (II, 411). L'amour d'un homme à la mode, ou l'amour galant, est donc très susceptible aux changements dans les autres passions.

L'amour s'use, d'autre part l'amitié s'accroît avec le temps. Puisque l'amitié est basée sur "beaucoup d'estime réciproque, et une confiance entière" (II, 417), ce sentiment est "toujours un bien" (II, 418). Cet "athéisme en

amour" (II, 414) que professe la marquise de Retel lui fait dire qu' "aimer, c'est de l'amitié" (II, 418) et de considérer un ami plus valable qu'un amant: "le plus grand honneur que je pourrois faire à un amant qui cesseroit de me plaire, ce seroit de le garder pour ami" (II, 424).

Une étude du couple amical dans les romans de Duclos montre la supériorité de l'amitié, considérée par l'auteur comme l'idéal des rapports intersexuels.

Cette hiérarchie qui place le couple amical au-dessus de l'amour-passion est suggérée dans l'Histoire de madame de Luz. Madame de Luz se refuse à Saint-Géran par devoir, et bien qu'elle aime ce cousin, et qu'il mérite son amour, madame de Luz lui offre une liaison d'amitié comme succédané à l'amour. Cet amour platonique est vu comme "une jouissance de l'ame' (II, 209) qui est "préférable sans doute au commerce le plus vif" (II, 209). Saint-Géran accepte de se contenter d'une amitié amoureuse et c'est cela qui scelle l'éternité de leur amour.

Dans les Mémoires sur les moeurs de ce siècle, la marquise de Retel fait l'éloge des liaisons "que l'amour a pu commencer, mais que l'amitié a consacrées" (II, 414-415). Les amants qui deviennent des amis atteignent un état idéal:

> ils vivent heureux avec une confiance plus entière qu'ils ne l'auroient peut-être s'ils n'avoient pas été amants, et avec plus de douceur et de tranquillité que s'ils l'étoient encore (II, 415).

C'est exactement cette sorte de liaison qui se développe entre le comte de xxx et la comtesse de Selve dans les Confessions du comte de xxx.

Au début de ses mémoires, le comte de xxx explique au lecteur pourquoi il est "déterminé à vivre à la campagne" (II, 5) et pourquoi il a renoncé au "torrent du monde" (II, 5). Au lieu de s'ennuyer dans la tranquillité de sa retraite, le comte jouit de "l'unique bonheur qui soit à la portée de l'homme: (II, 6). S'expliquant en détail, le comte continue:

> Ne croyez pas que je sois privé de tous les plaisirs; j'en éprouve continuellement un aussi sensible et plus pur que tous les autres: c'est le charme de l'amitié.... Je possède un ami fidèle, qui partage ma solitude, et qui, me tenant lieu de tout, m'empêche de rien regretter (II, 6).

Libertin avoué, le comte est corrigé au terme de son vagabondage par l'amitié de madame de Selve, une femme qu'Emile Henriot décrit comme "une des plus belles figures de femme dont puisse s'honorer notre littérature".[3]

Le caractère sérieux de la comtesse de Selve la fait paraître d'abord "trop respectable" (II, 136) au comte qui n'a pas l'habitude de fréquenter des femmes raisonnables et qui sont moralement ses supérieures. Néanmoins, le comte fait la cour pendant trois mois à la comtesse qui a "la plus belle ame unie au plus beau corps" (II, 136). Se méfiant de tout attachement à un homme à la mode, la comtesse de Selve reconnaît qu'un tel homme risque d'être infidèle et elle ne cèdera qu'au sentiment durable:

> L'honnête homme dont vous parlez, et tel que l'on entend, est encore bien éloigné d'un amant parfait; et celui dont la probité est la plus reconnue n'est peut-être jamais ni sans reproche ni sans tache aux yeux d'une femme, je ne dis pas éclairée mais sensible. Elle est souvent réduite à gémir en secret; son amant est irréprehensible dans le public, elle n'en est que plus malheureuse (II, 142).

Refusant d'entrer en commerce avec le comte, la comtesse de Selve lui offre, en contrepartie à l'amour galant, une liaison d'amitié: "Je veux bien vous accorder mon amitié, et je serois plus flattée de la vôtre, que d'un sentiment aussi aveugle que l'amour" (II, 142). L'amitié "d'une femme aimable et jeune inspire un sentiment si tendre et délicieux" (II, 143) que la reconnaissance est "celle d'un amant" (II, 143). Malgré le manque de succès du comte quant à son désir de devenir l'amant de la comtesse de Selve, "l'amour et l'estime" (II, 144) le fixent auprès d'elle.

La comtesse ne cède physiquement au comte qu'au moment où il doit rejoindre son régiment, et elle avoue plus tard qu'elle lui avait accordé la dernière faveur à cause de son désir de le rendre heureux et non pas pour son propre plaisir.

Madame de Selve devient "l'ami le plus sûr et le plus ferme" (II, 151) du comte, mais elle refuse de l'épouser tant qu'elle ne serait pas sûre de son coeur "dont la fidélité ou l'inconstance le rendroit la plus heureuse ou la plus malheureuse des femmes" (II, 153-154).

Enfin la langueur se glisse dans leur commerce et le comte s'absente de plus en plus souvent. D'une maturité admirable, la comtesse ne lui fait aucun reproche parce que "les plaintes et les reproches ne ramènent personne" (II, 173). Elle comprend que "la constance n'est pas au pouvoir des hommes" (II, 173) et souvent elle fournit les prétextes pour le départ du comte.

Cette infidélité autorisée par madame de Selve fonctionne comme une sorte de purgation. Après la découverte par le comte que la comtesse n'ignore pas que madame Dorsigny est une rivale, et que néanmoins elle ne lui fait jamais de reproches, le comte se rend compte du vrai mérite de la comtesse et son "amour, devenu plus tranquille" (II, 171) s'unit à "l'amitié la plus tendre" (II, 171). Les autres femmes ne sont que des sources de plaisir mais la comtesse de Selve est devenue nécessaire à son bonheur.

La deuxième demande en mariage que fait le comte de xxx à la comtesse de Selve est encore refusée. Elle veut trouver en son mari à la fois "un amant et un ami" (II, 174).

Bien qu'il soit "si rare que l'amitié survive ou succède à l'amour" (II, 174), c'est ce qui arrive à ce couple. Après avoir mené une vie dissipée, le comte finit par se dégoûter des femmes:

> Bientôt je ne trouvai plus rien de piquant dans leur commerce. Leurs figures, leurs graces, leurs caractères, leurs défauts même, rien n'étoit nouveau pour moi. Je ne pouvois pas faire une maîtresse qui ne ressembloit à quelqu'une de celles que j'avois eues. Tout le sexe n'étoit plus pour moi qu'une seule femme pour qui mon goût étoit usé (II, 178).

D'autre part, la comtesse de Selve prend de nouveaux charmes et elle reprend tous ses droits sur le coeur du comte.

Le comte signale le contraste entre l'amour qui l'attachait à la comtesse de Selve autrefois et l'amitié qui les unit actuellement:

> ce n'étoient plus ces mouvements vifs et tumultueux qui m'avoient d'abord entraîné vers elle avec violence, et qui étoient ensuite devenus la source de mes erreurs; ce n'étoit plus l'ivresse impétueuse des sens: un sentiment plus tendre, plus tranquille et plus voluptueux remplissoit mon ame; il y faisoit régner un calme qui ajoutait encore à mon bonheur en me laissant la liberté de le sentir (II, 178-179).

Le dégoût de la dissipation détache le comte du mondé et de nouveau il demande la main de la comtesse en mariage. Cette fois la comtesse de Selve y consent et elle explique clairement au comte pourquoi elle n'est plus dans le cas de refuser:

> Je ne crains plus de vous perdre; mais vous m'avouerez qu'il est bien singulier que, pour prendre un mari, j'aie été obligé d'attendre qu'il n'eût plus d'amour. C'est cependant ce qui me rend sûre de votre coeur. Ce n'est point mon amant que j'épouse; c'est un ami avec qui je m'unis, et dont la tendresse et l'estime me sont plus précieuses que les emportements d'un amour aveugle (II, 179).

Leur mariage est bâti sur une estime réciproque, une tranquillité de l'âme et une compréhension mutuelle qui sont au-delà de l'amour. Ne cherchant plus uniquement les plaisirs de l'amour, ce couple amical atteint l'idéal dans leur mariage d'amitié. Le comte dit: "Je trouve l'univers entier avec ma femme qui est mon ami" (II, 180) et ensuite il nous donne une description de "l'état le plus heureux où un honnête homme puisse aspirer" (II, 180): "Nous jouissons de cette union des coeurs qui est le fruit et le principe de la vertu" (II, 180).

Dans les Mémoires sur les moeurs de ce siècle, Duclos traite en détail la question de l'amitié. Ce dernier roman de Duclos montre comment un libertin est

sauvé de la dissipation par des femmes raisonnables qui lui enseignent plusieurs leçons sur l'amitié.

L'épisode de la marquise de Saintré et du chevalier de Nisarre est une dramatisation de la théorie duclosienne que l'amitié est supérieure et toujours préférable à l'amour.

La marquise de Saintré a un "esprit étendu, juste, fin, naturel et facile... joint à une figure piquante" (II, 447). Femme raisonnable et fière, elle ne veut point que son nom "serve à orner une liste" (II, 447) à moins que le sien soit le dernier. Employant des tactiques différentes, le narrateur finit par devenir l'amant de madame de Saintré.

Après trois mois de bonheur, le narrateur décide de jouer le jaloux. Loin de partir "d'une défiance modeste de soi-même" (II, 454), la jalousie du narrateur est "un pur caprice" (II, 454) qu'il joue. Il nous dit: "je voulus exercer un empire tyrannique sur la marquise, amuser ma vanité, et faire l'épreuve de sa complaisance" (II, 454-455).

Le narrateur veut que la marquise de Saintré rompe avec son ancien ami, le chevalier de Nisarre, qui est, admet le narrateur, "l'honnête homme parfait" (II, 454). A l'étonnement du narrateur, la marquise ne s'inquiète pas lorsqu'il cesse ses visites, et il lui appartient donc de faire le premier pas vers la conciliation.

L'amour n'a pas tous les droits sur la marquise, qui est offenseé par la fausse manoeuvre du narrateur. Elle lui explique qu'elle ne confond jamais l'amitié avec l'amour et elle lui définit clairement les différences entre les deux sentiments:

> L'amitié est un sentiment éclairé qui peut commencer par l'inclination, mais qui doit être confirmé par l'estime, et qui, par conséquent, suppose un choix libre, du moins jusqu'à un certain point. L'amour est un transport aveugle, une espèce de maladie qui prend aux femmes (II, 458).

L'amant n'a que des privilèges tandis que l'ami a des droits confirmés par "le temps et la réflexion" (II, 458). On se souvient des remarques du comte de xxx à Senecé, et de la comtesse de Selve, lorsque madame de Saintré déclare: "Une femme seroit trop heureuse de trouver les qualités de l'un et les charmes de l'autre réunis dans la même personne" (II, 458).

L'amitié est plus nécessaire au bonheur de la marquise de Saintré que le plaisir de l'amour: "le plaisir n'est qu'une situation, le bonheur est un état" (II, 459).

Ensuite la marquise présente les différences entre les procédés d'un ami et ceux d'un amant. Le chevalier de Nisarre a passé l'âge ou il se croît capable d'inspirer l'amour, cependant le sentiment tendre qu'il éprouve pour la marquise "échauffe le coeur, inspire les attentions, anime les devoirs de l'amitié, et la rend le charme de la vie" (II, 459).

Les déclarations d'amour que font les hommes à la mode ne leur coûtent rien, et elle attachera plus de prix à un aveu de la part d'un ami comme le chevalier parce que "c'est l'engagement le plus fort qu'il puisse prendre" (II, 461). Le chevalier a des droits sur la marquise de Saintré qui le rendront un amant plus précieux:

> j'aimerois mieux donner à un ami les privilèges de l'amant, que de donner témérairement ma confiance à un homme qui n'auroit que le mérite de me plaire (II, 461).

Le discours sur l'amitié de la marquise de Saintré finit par cette remarque: "quand une femme est digne de l'amitié, elle ne doit pas se perdre par l'amour" (II, 462). Par suite des réflexions qu'elle a dû faire pour s'expliquer au narrateur, la marquise reste déterminée à n'avoir que des amis, et les hommes ne doivent pas compter sur un autre titre avec elle.

Comme madame de Luz, madame de Canaples refuse de céder à l'homme qu'elle aime par devoir, et aussi parce qu'elle sait, comme la comtesse de Selve, les graves inconvénients d'une liaison avec un homme à la mode.

La description que donne le narrateur de la comtesse de Canaples ressemble beaucoup à celle donnée par le comte de xxx de la comtesse de Selve:

> belle et bien faite, elle avoit l'esprit sage et le coeur tendre; mais son caractère sérieux jusqu'à la mélancolie et un maintien froid et réservé la faisoient passer pour insensible (II, 390).

La bonté et la tendresse de la comtesse attachent le narrateur à cette femme, mais elle lui inspire du respect, comme la comtesse de Selve au comte de xxx. La comtesse de Selve devient "maîtresse absolue" (II, 150) de la conduite du comte de xxx, de même que le narrateur soumet son sort "absolument" (II, 392) à la comtesse de Canaples. Les "plaisirs peut-être les plus délicieux, sûrement les plus rares" (II, 393) que le narrateur goûte avec la comtesse de Canaples ressemblent au "commerce délicieux" (II, 149) du couple des Confessions du comte de xxx.

Avouant qu'elle a pour le narrateur "l'amour le plus violent" (II, 394-395), la comtesse de Canaples n'ose pas lui accorder plus que "l'amitié la plus tendre" (II, 394). Comme madame de Luz, qui considère l'amour de Saint-Géran comme criminel, la comtesse de Canaples remarque:

> Vous m'aimez, votre amour seul seroit déjà un malheur pour moi; mais je vous aime, et c'est ce qui met le comble à mon sort (II, 396-397).

Cependant son devoir lui est plus cher, et elle exige le départ du narrateur, exactement comme madame de Luz exige celui de Saint-Géran.

Enfin le narrateur abandonne l'idée d'une liaison avec la comtesse parce que son respect pour elle le contraint trop. Néanmoins, après plusieurs aventures, le narrateur se trouve encore auprès de la comtesse. Elle veut lui accorder son amitié, mais il ne la mérite pas, étant encore persuadé qu'elle va lui accorder plus. Alors "l'amitié la plus tendre" (II, 498) de la comtesse change en "une hauteur imposante" (II, 499) et elle ne le considère plus comme ami:

> au lieu de me traiter avec amitié devant le monde, comme auparavant, elle se bornoit à la politesse, et je voyois qu'il n'y avoit que la prudence qui l'empêchât d'aller jusqu'au dédain (II, 500).

La mort du comte de Canaples renouvelle les espérances du narrateur, mais la comtesse, bien que recherchée par tous, reste "déterminée à jouir de son état de veuve" (II, 509). Madame de Canaples offre une somme d'argent au narrateur pour le "mettre en état d'épouser une fille d'une naissance égale" (II, 510) à la sienne. Ce désir de contribuer à la fortune du narrateur est attribuable à une autre qualité

de l'amitié: "L'amitié ne se prouve pas moins par les biens qu'on reçoit d'un ami que par ceux qu'on lui fait" (II, 512).

Cependant, le narrateur veut épouser la comtesse de Canaples, et elle trouve nécessaire d'expliquer à cet amoureux pourquoi elle n'ose pas céder à ses désirs:

> Vous êtes le seul pour qui j'aie eu [les sentiments] que je n'aurois dus qu'à M de Canaples, et j'aurois eus pour lui, si l'estime et les efforts les faisoient naître. Le peu de liaison qu'il y a eu entre vous et moi.. a empêché qu'il ne devînt peut-être une passion, qui, sans me rendre criminelle, m'eût rendu malheureuse (II, 513).

Ne voulant point troubler son repos, la comtesse se limite à ne lui offrir que tous les droits de l'amitié. Elle craint qu'il ait contracté l'habitude et la nécessité de la dissipation, et bien qu'elle espère que cet homme sera différent des autres, elle ne veut point faire l'épreuve de sa fidélité.

Par la suite, le narrateur vit avec la comtesse dans une intimité qui lui fait sentir "combien la vertu, l'amour, le respect et la confiance peuvent rendre heureux" (II, 516).

Toujours incompréhensif, le narrateur revient, après un séjour à l'armée, prêt à devenir l'amant déclaré de la comtesse et il la presse de lui donner la main. Pour réponse, la comtesse présente mademoiselle de Foix au narrateur, qui est impressionné par cette jeune fille:

> Je fus frappé de sa figure; je n'en ai point vu de plus noble, ni de physionomie qui réunit à-la-fois tant de modestie et de fierté; et ses propos me parurent pleins de décence et de raison (II, 519).

Ce n'est que grâce à mademoiselle de Foix que le narrateur abandonne sa poursuite de madame de Canaples. Le narrateur s'avoue que le temps aurait dû fortifier son amour pour la comtesse, mais cet amour est devenu un devoir et par la suite, s'éteint. Le narrateur ne veut pas avouer qu'il a cessé d'adorer la comtesse de Canaples, et il est tourmenté par l'impossibilité "d'aimer à-la-fois deux personnes estimables" (II, 525).

La supériorité de la comtesse de Canaples est évidente dans l'explication qu'elle donne au narrateur de l'origine de sa passion pour elle, et pourquoi elle peut accepter qu'il aime mademoiselle de Foix:

> Vous n'avez eu pour moi que le goût qui naît de l'impression que la première femme aimable doit faire sur le coeur d'un jeune homme, impression qui se fortifie par l'habitude de vivre auprès d'elle. Vous avez conservé ce goût, parceque vous n'avez point apparemment rencontré de femme estimable pour vous attacher constamment. Mademoiselle de Foix, unissant la vertu aux graces de la jeunesse et de la beauté, a droit de vous plaire et de vous fixer (II, 526-527).

Femme intelligente, la comtesse de Canaples connaît son propre mérite et elle ne se sent pas dégradée par le changement dans les sentiments du narrateur. Dès que cet homme accepte définitivement qu'elle ne veut qu'une liaison d'amitié, elle est dans un état de sérénité, la même paix que recherche madame de Luz. Le narrateur sent de la vénération pour la comtesse qui mérite plus que les sentiments "d'amour, de reconnoissance et de respect" (II, 532).

Duclos termine les Mémoires sur les moeurs de ce siècle par une description de l'état conjugal qu'atteint le narrateur avec mademoiselle de Foix:

> La situation tranquille et heureuse dont je jouis, me prouve à chaque instant qu'il n'y a de vrai bonheur que dans l'union du plaisir et du devoir (II, 532).

Grâce à la comtesse de Canaples, "une bienfaitrice, une mère, une amie, un guide et un modèle pour la vertu" (II, 532), cet idéal est accessible.

Tant qu'elle vécut, Charles Duclos éprouva un attachement affectif total à sa mère, et sans doute le caractère de cette femme a-t-il exercé une influence considérable sur l'oeuvre de son fils. Certains personnages féminins de ses romans en sont marqués.

Dans les Mémoires sur la vie de Duclos, écrits par lui-même, Duclos donne la description suivante de sa mère:

> elle réunissoit toutes les qualités qui vont ensemble: avec un caractère singulièrement vif, une imagination brillante et gaie, elle avoit un jugement prompt, juste et ferme (I, LVIII).

Même son père reconnaissait la supériorité de madame Duclos qui était maîtresse de tout, du vivant de son mari. C'est ce qui lui permit d'être complètement indépendante après la mort de son mari.

Dans une lettre écrite par Duclos, l'auteur appelle madame Duclos "ma première et plus sûre amie"[4] et dans Voyage en Italie, écrit après la mort de sa mère, Duclos exprime la douleur qu'il ressent "en perdant la seule personne dont on puisse être sûr d'être aimé" (VIII, 255). Duclos a exprimé tout le long de sa vie son admiration pour cette mère exceptionnelle.

Jacques Brengues dit que l'influence de madame Duclos est présente dans les romans de Charles Duclos:

> Ses romans présentent des personnages nettement mères de leur comportement (Mme de Luz, Mme de Selve, Mme de Canaples): avec elles, le héros masculin est nécessairement conduit à la vertu.[5]

En effet, les trois femmes mentionnées, comme madame Duclos, offrent "la rare image de la volonté, de l'intelligence et même de la vertu."[6]

Madame Duclos refusa de se remarier après la mort de son mari, de même que madame de Luz et madame de Canaples refusent de se remarier. Mais c'est la grandeur d'âme et de caractère, l'intelligence et la raison de madame Duclos qui sont les qualités de la femme idéale que Duclos veut projeter sur ses personnages féminins préférés.

Duclos dit dans ses Mémoires qu'il a "une ardeur immodérée pour les femmes. Je les aimais toutes, et je n'en méprisais aucune" (I, LXXXVIII). De même, dans la "Critique de l'ouvrage intitulé: Recueil de ces Messieurs", Duclos conclut:

> on doit aimer, estimer et respecter les femmes; c'est même bien fait de les aimer toutes-à-la fois, ne fut-ce que pour prévenir l'inconstance (IX, 421).

Néanmoins, Duclos ne se maria point.

D'après Jacques Brengues, cela est dû au complexe d'Oedipe qu'éprouvait Duclos: "la mère, dans sa vie, reste omniprésente et toute puissante".[7] Brengues explique l'Histoire de madame de Luz de la façon suivante:

> L'Histoire de Mme de Luz peut apparaître comme un effort pour se libérer de la puissance maternelle: Mme de Luz, femme raisonnable que nous avons comparée à Mme Duclos, est violée, tentative de briser par la force l'interdit gênant.[8]

Brengues continue en disant que Saint-Géran, qui symbolise un personnage filial, est forcé à la vertu et même sa vengeance est un échec. Dans les Confessions de comte de xxx et les Mémoires sur les moeurs de ce siècle, "le héros sera contraint à la vertu décharnalisé par la volonté de la femme-mère".[9]

D'après Brengues, l'amitié implique une relation désexualisée parce que "tout rapport sexuel tendait pour lui à devenir incestueux".[10] On pourrait longuement discuter la variation personnelle du complexe d'Oedipe imaginée par Brengues. A mon avis, il suffit de signaler que l'amitié que Duclos idéalise met l'accent sur le lien spirituel entre une femme et un homme, et range le désir physique à une place secondaire.

Les femmes qui offrent d'établir une liaison d'amitié avec un homme sont, dans les romans de Duclos, des femmes plus avancées dans la connaissance de soi et du monde. Dans l'Histoire de madame de Luz Duclos dit, des femmes nobles en général, que: "Peu d'entre elles, après avoir été amantes, sont dignes de rester amies" (II, 283-284). Ce sont les femmes dont nous avons parlé dans ce chapitre qui sont les exceptions.

CHAPITRE IX: Conclusion

Laurent Versini, parlant de l'anecdote sur Ninon de Lenclos que Duclos ajouta à la troisième édition des Confessions du comte de xxx, fait la remarque suivante: "L'allusion à Ninon de Lenclos est caractéristique: c'est en effet l'exemple favori des auteurs qui se piquent de compréhension à l'égard du sexe féminin".[3]

Cette addition contient l'histoire de la-dite masculinisation de Ninon de Lenclos:

> La célèbre Ninon Lenclos, amante légère, amie solide, honnête homme et philosophe, se plaignoit de la bizarrerie et de l'injustice du préjugé à cet égard. J'ai réfléchi, disoit-elle, dès mon enfance sur le partage inégal des qualités qu'on exige dans les hommes et dans les femmes. Je vis qu'on nous avoit chargées de ce qu'il y avoit de plus frivole, et que les hommes s'étoient réservé le droit aux qualités essentielles; dès ce moment je me fis homme; elle le fit, et fit bien (II, 181-182).

De même nous pouvons lire le passage suivant dans une lettre envoyée à Charles de Sévigné, le fils de la célèbre marquise, et qu'on attribue à Ninon de Lenclos:

> I have more firmness of mind than perhaps you may imagine, and 'tis very probable that in the course of this correspondence, you will think I push this quality too far, even to severity. But then, please to remember that I have only the outside of a woman and that my heart and mind are wholly masculine.[4]

Dès que nous comparons l'attitude de Duclos envers Ninon de Lenclos avec celle de Rousseau, le féminisme de notre auteur est évident. Dans Emile ou l'éducation, Rousseau, ami de Duclos, fait une attaque mordante contre Ninon de Lenclos et ainsi contre l'égalité des deux sexes:

> Dans le mépris des vertus de son sexe, elle avait, dit-on, conservé celles du nôtre: on vante sa franchise, sa

> droiture, la sûreté de son commerce, sa fidélité en amitié; enfin, pour achever le tableau de sa gloire, on dit qu'elle s'était faite homme. A la bonne heure. Mais, avec toute sa haute réputation, je n'aurais plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtresse.[5]

Lorsque le comte de xxx dit que la comtesse de Selve est "l'ami le plus sûr et le plus ferme" (II, 151) et que son bonheur dépend d' "un ami fidèle" (II, 6), c'est-à-dire de la comtesse, Duclos est loin de vouloir masculiniser la femme. Cependant, c'est en se rendant "masculine" que la femme acquiert les droits qui lui sont dûs et la situation sociale qu'elle mérite. "Les deux sexes ont en commun les vertus et les vices" (II, 181), déclare le comte de xxx, et par conséquent, il veut qu'il y ait "une morale pour les deux sexes" (II, 181).

Dès que Ninon de Lenclos se fait homme ou que Duclos fait qu'une femme soit appellée "l'ami" d'un homme, l'égalité des deux sexes est affirmée puisque la femme vaut mieux que l'occasion d'une aventure fugace et le rang subordonné auquel elle est souvent réduite.

Les femmes des romans de Duclos sont, à quelques exceptions près, de la noblesse parisienne, et on peut donc dire que le tableau que nous offre Duclos de la femme au dix-huitième siècle est incomplet. Néanmoins, Duclos explique dans ses Considérations sur les moeurs de ce siècle, pourquoi il prend pour sujet la Parisienne: "C'est dans Paris qu'il faut considérer le François, parce qu'il y est plus François qu'ailleurs" (I, 13). A propos de son choix de la noblesse, il dit:

> Je considère principalement ceux à qui l'opulence et l'oisivete suggerent la variete des idees, la bizarrerie des jugements, l'inconstance des sentiments et des affections, en donnant un plein essor au caractère (I, 13).

Les frères de Goncourt disent que le dix-huitième siècle est le siècle de la femme puisqu'elle règne partout. A mon avis, Jean Starobinski est plus exact lorsqu'il l'appelle "le règne fictif de la femme"[6], de même que Pierre Fauchery qui dit: "Le roman du XVIIIe siècle célèbre le règne onirique de la femme".[7] La situation de la femme est très ambiguë à l'époque où écrit Duclos. Quelques femmes, grâce à leur intelligence, ne sont pas traitées en objets, mais "la majorité restent strictement confinées dans le mariage où elles exerceront leurs vertus domestiques".[8]

Nous avons déjà vu comment une femme duclosienne peut guider l'homme vers une connaissance de soi qui lui serait autrement inaccessible. "It is the function of women to teach men how to be human"[9], maintient Ashley Montagu qui explique que c'est par cette connaissance de soi atteinte par la coopération de la femme et de l'homme que le couple réalisera totalement ses potentialités.

Habitué du salon de madame de Rochefort pendant toute sa vie, Duclos fut bien décrit par cette femme dans une phrase qu'elle lui dit à propos du paradis qu'on recherche: "Pour vous, voici de quoi compléter le vôtre: du pain, du vin, du fromage et la première venue".[10] Ce ne fut peut-être qu'une plaisanterie de la part de la comtesse de Rochefort, mais elle nous amène à réfléchir sur la valeur que Duclos attachait à la femme. Ce romancier reconnaît la femme idéale comme un des sièges principaux du bonheur humain, grâce à la connaissance de soi qu'elle peut inspirer.

"Je conclus qu'on doit aimer, estimer et respecter les femmes" (IX, 423), dit Duclos à la fin de son "Critique de l'ouvrage intitulé Recueil de ces messieurs".

L'oeuvre de Charles Duclos, moraliste aussi bien que romancier, est "un document précieux pour l'histoire des moeurs du XVIIIe siècle".[11] Nous lisons dans le Spectateur français des années 1805-1812: "nul ne jeta sur les travers de la société qui l'environnait un coup d'oeil plus sûr et plus perçant, et jamais la raison d'un sage ne se montra plus ingénieuse".[12] Grâce à l'esprit pénétrant de Charles Duclos, son oeuvre romanesque est un témoignage perspicace de la femme du dix-huitième siècle.

NOTES

CHAPITRE I

[1] Jacques Brengues, Charles Duclos ou l'obsession de la vertu (Saint-Brieuc: Presses Universitaires de Bretagne, 1971), p. 575.

[2] Paul Meister, Charles Duclos 1704-1772 (Genève: Droz, 1956), p. 11

[3] Charles Duclos, Mémoires dans les Oeuvres complètes de Duclos II Edition, Louis-Simon Auger (1820-1821; réimpression Genève: Slatkine Reprints, 1968), Tome I p. lxxxv. Toutes les citations des oeuvres de Duclos se rapportent à cette édition.

[4] Jacques Brengues, éd., Correspondance de Charles Duclos (Saint-Brieuc: Presses Universitaires de Bretagne, 1970), Document E p. 289.

[5] Brengues, Charles Duclos ou l'obsession de la vertu, p. 55.

[6] Ibid., p. 57.

[7] Brengues, éd., Correspondance de Charles Duclos, Document F p. 290.

[8] Brengues, Charles Duclos ou l'obsession de la vertu, p. 109.

[9] Brengues, éd., Correspondance de Charles Duclos, Lettre 179 p. 224.

[10] Grimm et Diderot, Correspondance littéraire Tome II (Paris: Garnier frères, 1877-1882), p. 37.

[11] Fréron, éd., L'Année littéraire Tome XX (1754-1790; réimpression Genève: Slatkine Reprints, 1966), p. 91-92.

[12] Desfontaines, Jugemens sur quelques ouvrages nouveaux (1744; réimpression Genève: Slatkine Reprints, 1967), p. 9.

[13] Ibid.

[14] Grimm et Diderot, op. cit., p. 37.

[15] Ibid.

[16] Besterman, éd., Voltaire's Correspondence Tome XII (Genève: Institut et Musée Voltaire, 1955), Lettre 2420 p. 8.

[17] Ibid., Lettre 2422 p. 10.

[18] Le Spectateur français au XIXe siècle Tome IV (1805-1812; réimpression Genève: Slatkine Reprints, 1970), p. 351.

[19] Desfontaines, op. cit., p. 7.

[20] Grimm et Diderot, op. cit., p. 37.

[21] Le Spectateur français Tome IV, p. 356.

[22] Meister, op. cit., p. 131.

[23] Ibid., p. 132-133.

[24] Ibid., p. 132.

[25] Ibid., p. 7.

CHAPITRE II

[1] cité par Jacob Bouten dans Mary Wollstonecraft and the Beginnings of Female Emancipation in France and England (Amsterdam: H.J. Paris v/h Firma A.H. Kruyt, 1922), p. 55.

[2] Ibid.

[3] Choderlos de Laclos, De l'éducation des femmes dans Oeuvres complètes (Paris: Bibliothèque de la Pléiade, 1951), p. 427.

[4] Ibid.

[5] Ibid.

[6] Edmond et Jules de Goncourt, La Femme au dix-huitième siècle (Paris: Charpentier, 1890), p. 33.

[7] Ibid., p. 166.

[8] cité par Edmond et Jules de Goncourt, op. cit., p. 168.

CHAPITRE III

[1] Jacques Brengues, "Introduction" à l'Histoire de Madame de Luz, édition Brengues (Saint-Brieuc: Presses Universitaires de Bretagne, 1972), p. xxi.

[2] Paul Robert, Le Petit Robert, Dictionnaire alphabétique et anologique de la langue française (Paris: Société du Nouveau Littré, 1972), p. 1894.

[3] cité par Edmond et Jules de Goncourt, op. cit., p. 43.

[4] Edmond et Jules de Goncourt, op. cit., p. 165.

[5] Pierre Fauchery, La Destinée Féminine dans le roman européen du XVIIIe siècle (Paris: Armand Colin, 1972), p. 309.

[6] Ibid., p. 387.

[7] Brengues, "Notes" à l'Histoire de Madame de Luz, édition Brengues, Note 57 p. 149.

[8] Ibid., Note 24 p. 148.

[9] Ibid., "Introduction" à l'Histoire de Madame de Luz, édition Brengues, p. lxxxi

[10] Fauchery, op. cit., p. 436.

CHAPITRE IV

[1] Edmond et Jules de Goncourt, op. cit., p. 450.

[2] Fauchery, op. cit., p. 437.

[3] Brengues, Charles Duclos ou l'obsession de la vertu, p. 438.

[4] La Bruyère, Les Caractères Tome I (Paris: Nouveaux Classiques Larousse, 1971), p. 74.

CHAPITRE VI

[1] cité par Paul Meister, op. cit., p. 146.

[2] Stendhal, De l'amour (Paris: Classiques Garnier, 1959), p. 5.

[3] Ibid.

[4] Ibid., p. 6.

[5] Fauchery, op. cit., p. 436.

[6] La Bruyère, op. cit., p. 74-75.

[7] Edmond et Jules de Goncourt, op. cit., p. 407.

[8] Ibid., p. 406.

[9] Stendhal, op. cit., p. 138.

[10] Brengues, Charles Duclos ou l'obsession de la vertu, p. 357.

[11] Laurent Versini, Laclos et la tradition (Paris: Klincksieck, 1968), p. 177

[12] Edmond et Jules de Goncourt, op. cit., p. 171.

[13] Stendhal, op. cit., p. 5.

CHAPITRE VII

[1] Bette Gross Silverblatt, The Maxims in the Novels of Duclos (The Hague: Martinus Nijhoff, 1972), p. 71.

[2] Racine, Bérénice, vers 1400-1402 cité par Laurent Versini, Confessions du comte de xxx, édition Versini (Paris: Marcel Didier, 1969), Note 55 p. 196.

[3] Pierre Trahard, Les Maîtres de la sensibilité française au XVIIIe siècle (1715-1789) Tome II (Paris: Boivin, 1932), p. 299.

CHAPITRE VIII

[1] Fauchery, op. cit., p. 491.

[2] Brengues, op. cit., p. 363.

[3] Emile Henriot, Les Livres du second rayon, irréguliers et libertins (Paris: Emile Chamontin, 1926), p. 175.

[4] Brengues, éd., Correspondance, Lettre 182 p. 229.

[5] Brengues, Charles Duclos ou l'obsession de la vertu, p. 535.

[6] Brengues, "Introduction" à l'Histoire de Madame de Luz, édition Brengues, p. LXII.

[7] Brengues, Charles Duclos ou l'obsession de la vertu, p. 536.

[8] Ibid.

[9] Ibid.

[10] Ibid., p. 534.

CHAPITRE IX

[1] Georges May, Le Dilemne du roman au XVIIIe siècle (Paris: Presses Universitaires de France, 1963), p. 239.

[2] Ashley Montagu, The Natural Superiority of Women 2e édition (1953; réimpression Princeton: Macmillan, 1968), p. 47.

[3] Versini, "Notes" à les Confessions du comte de xxx, édition Versini, Note 104 p. 242.

[4] cité par M. Lincoln Schuster, éd., A Treasury of the World's Great Letters New York: Simon and Schuster, 1940), p. 92.

[5] Jean-Jacques Rousseau, Emile ou l'éducation (Paris: Garnier frères, 1964), p. 488.

[6] Jean Starobinski, L'Invention de la liberté (Genève: Skira, 1964), p. 55

[7] Fauchery, op. cit., p. 11.

[8] Starobinski, op. cit., p. 55.

[9] Montagu, op. cit., p. 159.

[10] Jules Gay, "Notice sur la vie et les ouvrages de Duclos" en tête des Mémoires secrets par Duclos Tome I (Paris: Jules Gay, 1864), p. 103.

[11] Eugène Asse, "Duclos, sa vie et ses oeuvres" en tête des Confessions du Comte de xxx (Paris: Librairie des Bibliophiles, 1888), p. ii.

[12] Le Spectateur français Tome IV, p. 349.

BIBLIOGRAPHIE DE L'OEUVRE DE DUCLOS

Duclos, Charles. Acajou et Zirphile, conte, Minutie (Paris): 1744.

_____ Les Confessions du comte de xxx. Amsterdam (Paris) Chareau et Duvillard, 1742.

_____ Confessions du comte de xxx. Publiée avec une préface par Eugène Asse. Paris: Librairie des Bibliophiles, 1888.

_____ Confessions du comte de xxx dans Romanciers du XVIIIe siècle Tome II. Textes établis, présentés et annotés par Etiemble. Paris: Bibliothèque de la Pléiade, 1965.

_____ Les Confessions du comte de xxx. Edition critique avec introduction et notes par Laurent Versini. Paris: Marcel Didier, 1969.

_____ Correspondance. Edition Jacques Brengues. Saint-Brieuc: Presses Universitaires de Bretagne, 1970.

_____ Histoire de Madame de Luz par l'auteur des Confessions du comte de xxx. Londres: 1782.

_____ Histoire de Madame de Luz. Edition critique avec introduction, notes et index par Jacques Brengues. Saint-Brieuc: Presses Universitaires de Bretagne, 1972.

_____ Mémoires secrets sur la règne de Louis XIV, la Régence et la règne de Louis XV. Nouvelle édition augmentée d'une notice sur la vie et les ouvrages de Duclos, de notes et d'un index alphabétique par Jules Gay. Paris: Jules Gay, 1864.

_____ Oeuvres complètes. Précédée d'une notice sur sa vie et ses écrits par Louis-Simon Auger. 1820-1821; réimpression Genève: Slatkine Reprints, 1968.

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Ouvrages et articles consultés sur Duclos et son oeuvre

Asse, Eugène. "Duclos, sa vie et ses oeuvres" en tête des Confession du comte de xxx. Paris: Librairie des Bibliophiles, 1888.

Auger, Louis-Simon. "Notice sur Duclos" en tête des Oeuvres complètes de Duclos Tome I. 1820-1821; réimpressions Genève: Slatkine Reprints, 1968.

Barni, Jules. Les Moralistes français au dix-huitième siècle Tome III. 1873; réimpressions Genève: Slatkine Reprints, 1970.

Besterman, éd. Voltaire's Correspondence Vol. XII. Genève: Institut et Musée Voltaire, 1955.

Brengues, Jacques. Charles Duclos ou l'obsessions de la vertu. Saint-Brieuc: Presses Universitaires de Bretagne, 1971.

Brengues, Jacques. "La Noblesse française du XVIIIe siècle vue par Charles Duclos" Annales de Bretagne, Numéro 1-4 (1969), p. 499-514.

Brooks, Peter. The Novel of Worldliness: Crébillon, Marivaux, Laclos, Stendhal. Princeton: Princeton University Press, 1969.

Brunel, Lucien. Les Philosophes et l'Académie Française au dix-huitième siècle. 1884; réimpression Genéve: Slatkine Reprints, 1967.

Crocker, Lester. An Age of Crisis. Baltimore: John Hopkins Press, 1959.

Desfontaines. Jugemens sur quelques ouvrages nouveaux 1744-1745. 1744; réimpression Genève: Slatkine Reprints, 1967.

Dufrenoy, Marie-Louise. L'Orient Romanesque en France 1704-1789. Montréal: Beauchemin, 1946.

Etiemble. "Préface, introduction et notes" dans Confessions du comte de xxx. Edition Etiemble dans Romanciers du XVIIIe siècle Tome II. Paris: Bibliothèque de la Pléiade, 1965.

Fargher, Richard. Life and Letters in France: The Eighteenth Century. London: Thomas Nelson and Sons, 1970.

Fauchery, Pierre. La Destinée Féminine dans le roman européen du XVIIIe siècle. Paris: Armand Colin, 1972.

Fréron, Elie, éd. L'Année littéraire 1754-1790 Tome XIX et Tome XX. 1754-1790: réimpression Genève: Slatkine Reprints, 1966.

Fréron, Elie. "Réponse du public à l'auteur d'Acajou" Opuscules. 1753; réimpression Genève: Slatkine Reprints, 1967.

Grimm et Diderot. Correspondance littéraire. Paris: Garnier frères, 1877-1882.

Henriot, Emile. Les Livres du second rayon, irréguliers et libertins. Paris: Emile Chamontin, 1926.

La Harpe, Jean-François. Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne Tomes 16-17. Paris: Garnery, 1823.

Mauzi, Robert. L'Idée du bonheur au XVIIIe siècle. Paris: Armand Colin, 1960.

May, Georges. Le Dilemne du roman au XVIIIe siècle. Paris: Presses Universitaires de France, 1963.

Meister, Paul. Charles Duclos 1704-1772. Genève: Droz, 1956.

Sainte-Beuve. Causeries du lundi Tome IX. 1869; réimpression Paris: Garnier frères, 1947.

Schmidt, Albert-Marie. "Duclos, Sade et la littérature féroce" Revue des Science Humaines, Numéros 61-64, 1951, p. 146-155.

Showalter, English. The Evolution of the French Novel 1641-1782. Princeton: Princeton University Press, 1972.

Silverblatt, Bette Gross. The Maxims in the Novels of Duclos. The Hague: Martinus Nijhoff, 1972.

Le Spectateur français au XIXe siècle Tome IV. 1805-1812; réimpression Genève: Slatkine Reprints, 1970.

Stewart, Philip. Imitation and Illusion in the French Memoir Novel, 1700-1750. New Haven: Yale University Press, 1969.

Stewart, Philip. Le Masque et la parole: le langage de l'amour au XVIIIe siècle. Paris: Librairie Jose Corti, 1973.

Toth, Karl (traduit de l'allemand par Roger Abingdon). Woman and Rococo in France Seen Through the Life and Works of a Contemporary Charles Pinot-Duclos. London: George G. Harrap, 1931.

Trahard, Pierre. Les Maîtres de la sensibilité française au XVIIIe siècle 1715-1789 Tome II. Paris: Boivin, 1932.

Versini, Laurent. "Introduction" et "Notes" dans Confessions du comte de xxx. Edition Versini. Paris: Marcel Didier, 1969.

Versini, Laurent. Laclos et la tradition. Paris: Klincksieck, 1968.

Ouvrages consultés sur la femme

Bell, Susan G., éd. Women: From the Greeks to the French Revolution, An Historical Anthology. Belmont, Californie: Wadsworth Publishing Company, 1973.

Bouten, Jacob. Mary Wollstonecraft and the Beginnings of Female Emancipation in France and England. Amsterdam: H.J. Paris v/h Firma A.H. Kruyt, 1922.

Bellough, Vern. The Subordinate Sex: A History of Attitudes toward Women. Baltimore: Penguin, 1973.

De Beauvoir, Simone de. La Deuxième Sexe. Paris: Gallimard, 1949.

Epton, Nina. Love and the French. London: Casell, 1959.

Gould Davis, Elizabeth. The First Sex. Baltimore: Penguin, 1971.

Montagu, Ashley. The Natural Superiority of Women 2e édition. Princeton: Macmillan, 1968.

Rey, Pierre-Louis. La Femme de la belle Hélène ou movement de libération des femmes. Paris: Bordas, 1972.

Schneir, Miriam, éd. Feminism: The Essential Historical Writings. New York: Random House, 1972.

Showalter, Elaine, éd. Women's Liberation and Literature. New York: Harcourt, Brace, Jovanovich, 1971.

Autres ouvrages consultés

Goncourt, Edmond et Jules de. La Femme au dix-huitième siècle. Paris: Charpentier, 1890.

La Bruyère. Les Caractères Tome I. Paris: Nouveaux Classiques Larousse, 1971.

Laclos, Choderlos de. De l'éducation des femmes dans Oeuvres complètes. Paris: Bibliothèque de la Pléiade, 1951.

Luthi, Kathy. Les Femmes dans l'oeuvre de Marivaux. Bienne. Editions du Chandelier, 1943.

Robert, Paul. Le Petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Paris: Societé du Nouveau Littré, 1972.

Rousseau, Jean-Jacques. Emile ou l'éducation. Paris: Garnier frères, 1964.

Schuster, M. Lincoln, éd. A Treasury of the World's Great Letters. New York: Simon and Schuster, 1940.

Starobinski, Jean. L'Invention de la liberté. Genève: Skira, 1964.

Stendhal. De l'amour. Paris: Classiques Garnier, 1959.

APPENDICE

Extrait de la "Critique de l'ouvrage intitulé

Recueil de ces messieurs" Oeuvres complètes de Duclos IX p. 421-423.

"Je suis edifié du Sermon turc. Béni soit l'auteur! c'est une bonne ame, puisqu'il pense bien des femmes. En effet, on doit aimer leur beauté, estimer leur caractère, respecter le malheur de leur situation; elles sont belles, tendres et malheureuses. Les hommes, toujours injustes, cherchent à les séduire, affectent de les mépriser, abusent contre elles de la tyrannie qu'ils ont usurpée par force: ce seroient là les trois points de mon discours, si elles me jugeoient digne d'être leur avocat. En attendant, je ne puis m'empêcher d'observer que les hommes ne suivent que l'impétuosité de leurs désirs, en recherchant les femmes; celles-ci, avec les sens plus calmes, ont le coeur plus tendre: une femme, dans cet état, voudroit que son amant fût, comme elle, satisfait de la possession du coeur; mais il presse, il pleure, il supplie, il excite la compassion; elle ne peut voir son amant malheureux, elle cède à la pitié, à la tendresse, à la générosité seule; elle accorde tout, non pour elle, mais pour lui. L'amant est-il heureux? Aussitôt ses feux s'éteignent, il devient inconstant, il court vers un autre objet; le voilà perfide, sans que sa maîtresse ait rien à se reprocher que des vertus et une foiblesse. Je suis d'autant plus surpris que les femmes soient les dupes des hommes, qu'elles ont infiniment plus d'esprit qu'eux; il est vrai qu'elles ont une meilleure éducation.

Les hommes exercent des professions, ou cultivent des talents qui les obligent d'acquérir quelques connoissances nécessaires et pénibles. Jusqu'ici je ne vois point d'esprit. Voici pourquoi nous n'avons pas tout celui que nous pourrions avoir: les

langues ont été imaginées par le besoin de se communiquer réciproquement ses idées; on devroit donc avoir ses idées propres, et n'apprendre que les mots qui en sont les signes; mais au lieu de nous apprendre simplement, dans notre enfance, des mots pour nous exprimer, on nous donne des pensées toutes faites qui ne sont que des phrases: chacun pensant différemment, et voulant nous suggérer ses idées, les nôtres deviennent un amas informe, et ne sont ni précises ni suivies; nous n'en avons guère de justes que celles que nous acquérons de nous-mêmes, comme on ne sait bien que ce qu'on invente. Si l'on interroge un enfant, la mère ou la gouvernante lui dicte aussitôt sa réponse; de sorte qu'au lieu de dire une sottise de lui-même, qu'on pourroit ensuite rectifier, il répète celle de la sotte qui est auprès de lui. L'habitude et la paresse font qu'insensiblement il sait toujours ce qu'il faut dire et jamais ce qu'il faut penser. Une fille, au contraire, est obligée, grace au peu de soin qu'on prend de son éducation, de penser d'elle-même; elle reçoit ses idées de l'impression des objets, elle pense, bientôt elle fait la comparaison, elle tire ensuite des conséquences: voilà sa raison formée; ses pensées, naissant les une des autres, sont toujours justes. On dira peut-être qu'elle n'est occupée que d'objets peu importants; mais je n'en connois point qui le soient les uns plus que les autres; tout consiste à les voir tels qu'ils sont: d'ailleurs, qu'y a-t-il de plus important que d'étudier les hommes et de connoître leur caractère? Veut-on juger de la difference d'éducation? il suffira de voir un jeune homme sortant du collège, en presence d'une soeur plus jeune que lui: il ne sait ni ce qu'il dit ni ce qu'il entend, pendant que sa soeur est toujours au fait de la conversation, et quelquefois en est l'ame. Pourquoi? c'est qu'elle n'a point appris de latin. Pourquoi les Romains

avoient-ils, dit-on, plus d'esprit que nous? c'est qu'ils n'apprenoient pas le latin, mais comme ils apprenoient le grec, les Grecs, qui n'apprenoient rien, avoient plus d'esprit qu'eux. Ainsi je conclus qu'on doit aimer, estimer et respecter les femmes; c'est même très bien fait de les aimer toutes à-la-fois, ne fût-ce que pour prévenir l'inconstance."